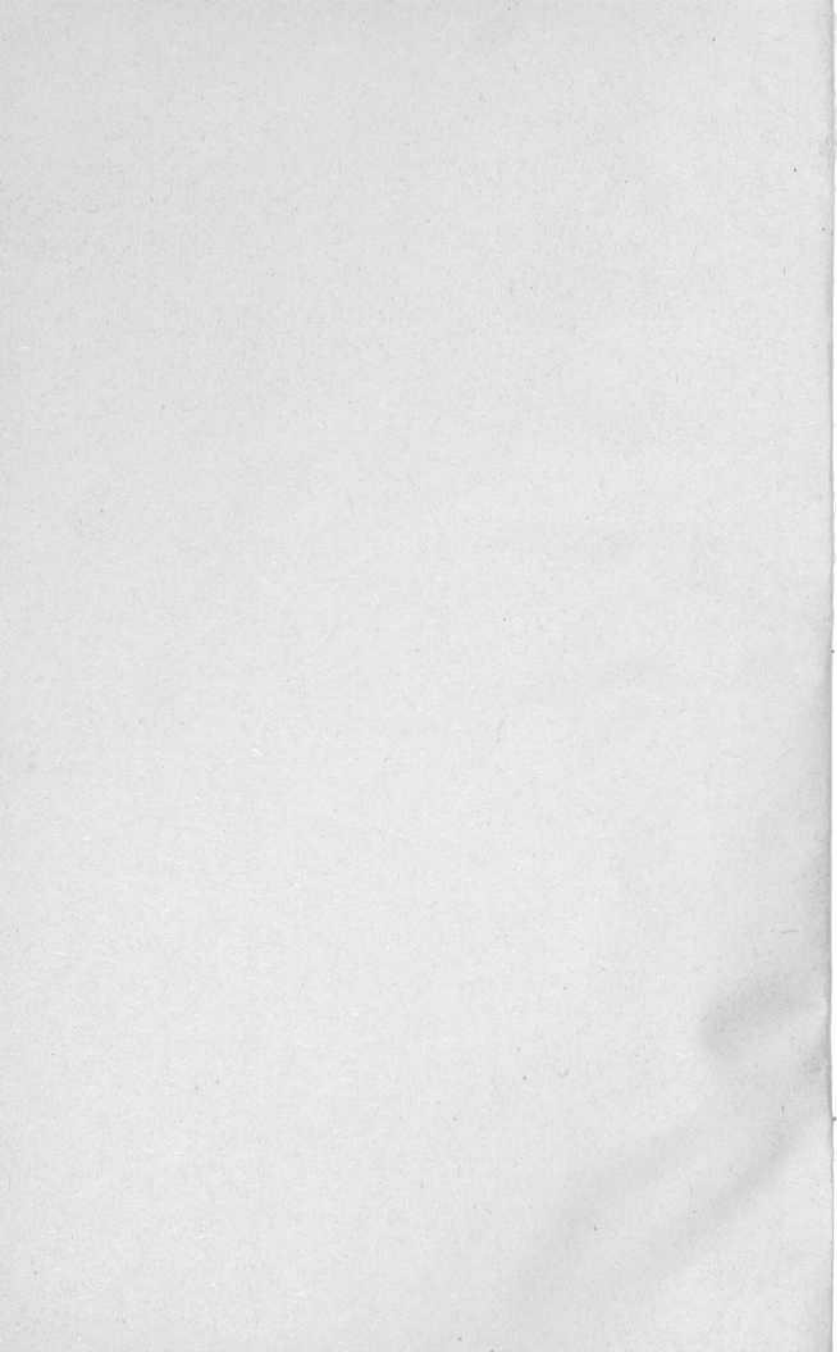
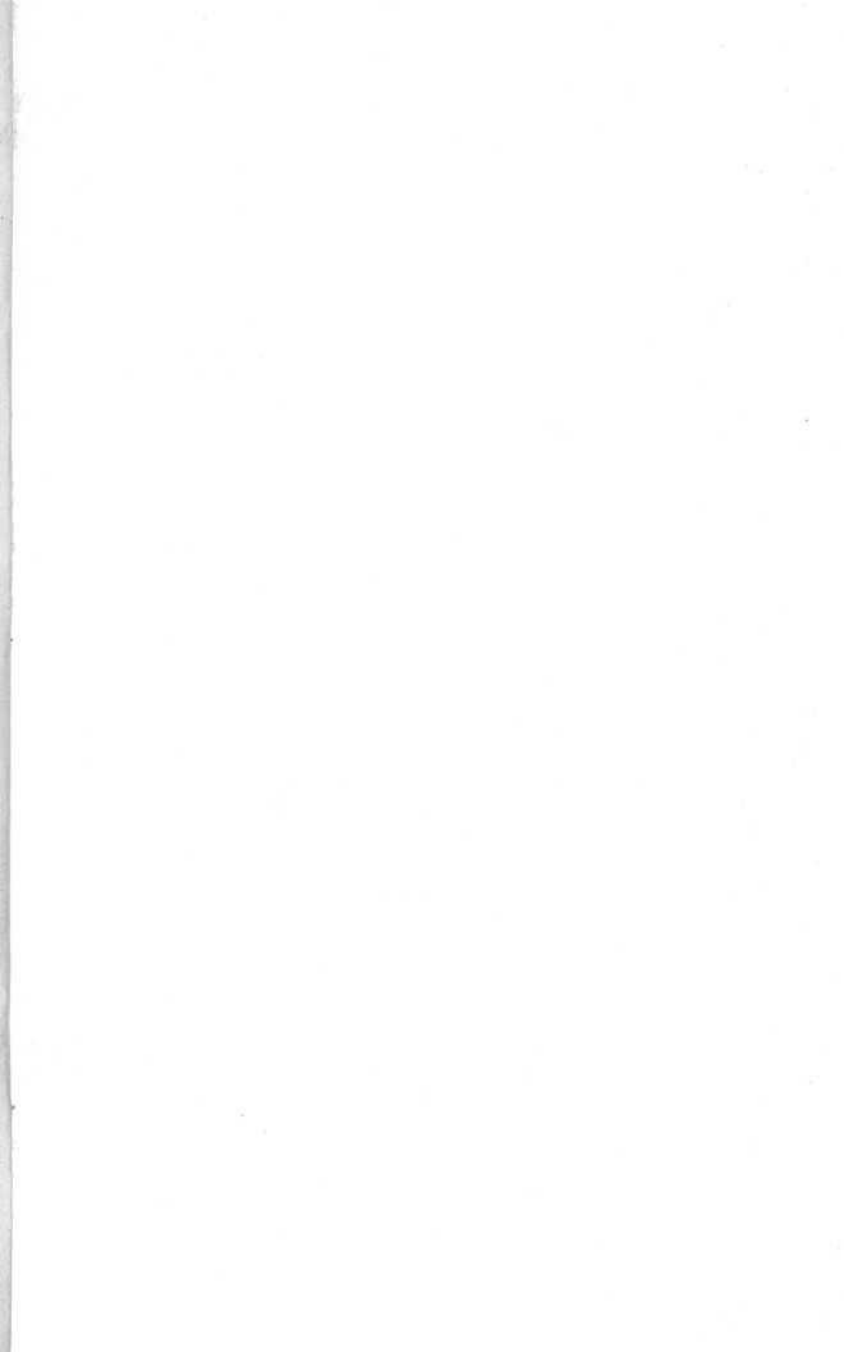


MIN

eur
que





E. ROUPAIN s. j.

LE DOCTEUR MYSTIQUE

Saint Jean de la Croix

EDITIONS
DE L'APOSTOLAT DE LA PRIÈRE
TOULOUSE, 9, Rue Montplaisir

—
1930

LE DOCTEUR MYSTIQUE

Saint Jean de la Croix

DU MÊME AUTEUR :

La Vierge toute belle. — Lethielleux.

Pages choisies de Mgr d'Hulst. — de Gigord.

Neuvaine à Sainte Jeanne d'Arc. — Maison Bleue, Paris.

Une Femme du monde apôtre (Mme Lesueur). — de Gigord.

Sur les pas de Jésus, Réflexions et Lectures, 3 séries. —
Desclée.

Leçons et Lectures d'Apologétique.

I. **La Vraie Religion**

II. **La Véritable Eglise.** — Casterman.

E. ROUPAIN s. j.

LE DOCTEUR MYSTIQUE

Saint Jean de la Croix

EDITIONS
DE L'APOSTOLAT DE LA PRIÈRE
TOULOUSE, 9, Rue Montplaisir

—
1930

PERMIS D'IMPRIMER

Lille, 28 Octobre 1929.

L. BONDUELLE.

NIHIL OBSTAT

Toulouse, 20 Janvier 1930.

F. CAVALLERA, c. d.

IMPRIMATUR

Toulouse, 21 Janvier 1930.

J. DÉLIES, v. g.

LE DOCTEUR MYSTIQUE

SAINT JEAN DE LA CROIX

« Todo y nada »

Le tout et le rien.

Par le mystère qu'elle implique, par la transcendance de son objet, et jusque par l'imprécision de ses formules, la Mystique nous attire, nous étonne, nous inquiète. Elle offre, aux regards, des faits extraordinaires, et prend ainsi l'attrait du merveilleux, auquel personne n'est insensible. Elle pose devant l'esprit humain, qui ne saurait perdre tout à fait la nostalgie du divin, des problèmes dont la science ne donne pas la solution. Elle fournit aux philosophes un élément de discussions passionnées, tout au moins d'observations psychologiques nuancées ; et aux érudits un vaste champ d'études rétrospectives sur l'histoire du sentiment religieux.

Est-ce seulement pour aviver cette curiosité érudite ou intriguée que l'Eglise, le 24 août 1926, proclamait saint Jean de la Croix, docteur

de l'Eglise universelle, docteur de la Théologie mystique ? Il s'en faut de beaucoup.

Assez d'autres raisons, d'ordre majeur, rendent la vie mystique chère aux disciples du Christ pour expliquer le désir où ils étaient, depuis longtemps, de voir resplendir l'auréole du Doctorat autour du front de Jean de Yepes, le contemporain et le collaborateur de Thérèse d'Avila, le réformateur du Carmel, le plus grand nom de l'Ecole mystique espagnole. Si la Mystique a le don de piquer la curiosité des hommes, elle intéresse au plus haut degré la ferveur des chrétiens. Dussent-ils n'en soupçonner qu'à peine les secrets, ils savent du moins que cette théologie des intimités de Dieu avec les âmes mérite attention et respect. A l'appel qui leur vient de ce côté, comme du fond d'un monde inconnu, volontiers ils diraient, tel Moïse devant l'énigmatique symbole de l'Horeb : *vadam et videbo visionem hanc magnam* ; j'irai et je verrai ce prodige du buisson ardent. La théologie mystique s'occupant de la saisie immédiate de l'âme par Dieu, qui se fait, selon le mot si exact de Saint Jean de la Croix, dans le centre de l'âme, comment n'exciterait-elle pas le saint désir de toute âme admise à la filiation divine, et conviée au commerce assidu des Trois Personnes ? C'est peu de dire que cette science appartient à l'histoire de l'Eglise, par des personnalités éminentes, par des courants pleins d'intérêt, par des écoles qui ont marqué ; il nous appartient d'y

entrer, dans une mesure que Dieu connaît, et d'y apprendre à faire courageusement notre « montée » vers les cimes. Chaque chrétien ne déclare-t-il pas y aspirer pour sa part, s'il entend ce qu'il dit, en récitant ce verset du Psalmiste :

« Comme le cerf altéré soupire après l'eau des fontaines, ainsi mon âme soupire vers vous, Seigneur » (Ps. 41, 2).

La théologie mystique va plus loin — et le chrétien le sait encore : elle expose en un langage tiré, il est vrai, de celui des hommes, mais purifié de son contenu charnel, les chastes délicies de l'Amour spirituel, la « vive flamme d'amour » ; elle énumère les degrés, les phases, les effets de l'union passive. Finalement, par le lyrisme le plus autorisé qui soit, elle met sur les lèvres de l'âme enivrée du saint amour de Dieu le « Cantique spirituel » permanent qui, dès ici-bas, l'associe à la vie angélique.

On a reconnu saint Jean de la Croix :

« O heureuse, trois fois heureuse, Verbe Fils de Dieu, l'âme que vous touchez subtilement et délicatement, tout en étant terrible et puissant. Mon âme, apprenez cela au monde... » (*Vive Flamme*, strophe II, vers 3).

*
**

Jean de Yepes fut admis, entre tous, à ces grâces de choix. Ordonné prêtre en 1567 à Médina

— il avait vingt-cinq ans — c'est à Médina aussi que se fit la rencontre, providentiellement ménagée, entre celui qui devait bientôt s'appeler Jean de la Croix, et la grande réformatrice du Carmel. Il quittait les Mitigés, où il était entré en 1563 sous le nom de Jean de Saint-Mathias ; et presque aussitôt il entreprenait à Duruelo la réforme de l'Observance. Traité comme rebelle par les Pères observants ; incarcéré à Tolède (1577-1578), il apprenait à ses dépens ce qu'il en coûte pour suivre de tout près le Maître de l'abnégation ; mais il était initié, là aussi, aux secrets de la plus haute contemplation ; chaque surcroît de peine (et il en connut dont le récit donne le frisson) lui valait un supplément de lumière et d'amour, pour lui et pour la postérité spirituelle dont il était le père. Il fondait les monastères de Grenade, de Cordoue, de Madrid, à l'époque même où de son côté — avec lui du reste — sainte Thérèse établissait en Espagne ses Fondations (*Fondations*, ch. 13). Fixé à Ubeda, il s'y éteignait en 1591, à 49 ans, comme une cire consumée. Clément X le béatifiait en 1675 ; Benoît XIII le canonisait en 1796. Benoît XV souhaitait de compléter cette glorification en le proclamant Docteur. Il était réservé à S. S. Pie XI de lui conférer ce titre glorieux.

L'Eglise entend qu'il soit à l'honneur : non pas seulement auprès des disciples qui vivent de son esprit et suivent sa Règle ; mais auprès des

fidèles aussi ; de ceux-là surtout qu'un attrait du ciel, une sympathie réfléchie pour le Carmel, ou seulement le goût des choses de l'âme, pousse vers ses autels, en quémandeurs confiants, dans l'espoir de recueillir au moins quelques miettes tombées de la table où sont assis ses enfants.

Pouvons-nous faire mieux, pour entrer dans cette pensée de l'Eglise et dans cette joie du Carmel, que de souligner l'originalité et l'opportunité des enseignements (1) de ce Maître :

- 1) Originalité saine et puissante.
- 2) Opportunité bienfaisante et durable.

(1) En 1928 paraissait la septième édition de la *Vie et des Œuvres de Saint Jean de la Croix*, traduction faite sur l'édition de Séville (1702) par les soins du Monastère de Paris, avec préface du P. CHOCARNE, O. P. ; chez Mame. On connaît par ailleurs l'édition des Œuvres du même docteur, traduites par le chanoine HOORNAERT, *Œuvres spirituelles de Saint Jean de la Croix*, 4 vol. ; chez Desclée. Toutefois, dans la réédition qui a été faite de ces volumes par la Maison Saint Augustin, le Cantique Spirituel n'a pas été réimprimé, parce que de nouveaux et consciencieux travaux, poursuivis patiemment par Dom Chevalier, O. S. B., ont mis en évidence l'intérêt que prendraient pour les disciples et amis du grand docteur Carme une nouvelle traduction et présentation du Cantique Spirituel. Elle sort des presses au moment où nous écrivons ces lignes. Puisse notre modeste étude aider quelques lecteurs à saisir mieux la doctrine et la spiritualité du docteur mystique accessible désormais en deux éditions approuvées.

I

ORIGINALITÉ

Le saint, quel que soit son nom et sa date, exprime, dans ses leçons comme dans sa vie, un Evangile immuable, dont aucun iota ne saurait tomber, dont aucune ligne ne peut être modifiée ; Jésus-Christ était, hier, il est, aujourd'hui, il sera, demain, le modèle unique de la Perfection.

Mais le Livre et le Modèle, Jésus et son Evangile, sont d'une plénitude inépuisable. Quelles physionomies plus diverses que celles d'un Bernard, d'un François d'Assise, d'un Vincent de Paul ? Quelles personnalités plus accentuées, dans leurs traits propres, que celles d'une Thérèse d'Avila et d'une Jeanne de Chantal ? Et pourtant, dans cette diversité, qui fait si grand honneur à la grâce, quelle uniformité secrète et profonde, qui apparente les unes aux autres ces nobles âmes ! Unité, variété, deux éléments d'ordre et de splendeur, qui vont de pair en se complétant. Nos yeux se plaisent à parcourir les couleurs du prisme ; mais toutes se fondent dans l'éclat unique de la lumière blanche. Ainsi Notre Seigneur Jésus-Christ, l'exemplaire achevé

de la Sainteté, se plaît à réaliser, chez les saints, — son plus harmonieux ouvrage, — la variété dans l'unité. L'Eglise les offre à Dieu, comme la terre féconde offre à son Auteur la parure bigarrée de ses moissons.

Saint Jean de la Croix est Docteur, dans l'Eglise ; non pas novateur (1). Maître en doctrine, il s'est instruit avant d'enseigner. Il est fils de l'Eglise ; et nul titre, pas plus pour lui que pour sa glorieuse émule sainte Thérèse, ne vaut la gloire de ce titre. Il pourrait affirmer, comme Paul autrefois . « Je connais un homme qui a été élevé jusqu'au troisième ciel, pour y entendre des paroles chargées de mystère, que nulle voix humaine n'exprimera jamais ». Et cependant, il lui siérait de dire, ce que tout fidèle ami de la prière est admis à répéter sous les formes les plus simples, après le Psalmiste : *Memor fui nocte nominis tui, et custodivi legem tuam*, (Ps. 118, 55) ; durant mes nuits, je me suis souvenu de votre nom, et j'ai gardé fidèlement votre loi. Se souvenir du Nom divin pour

(1) Voir la brochure du P. LOUIS DE LA TRINITÉ, *Le Docteur Mystique* (Desclée 1929). L'auteur rappelle les trois conditions qu'exige l'Eglise pour qu'un de ses fils soit honoré du titre de Docteur : sainteté insigne, doctrine éminente, déclaration du Siège Apostolique. Dans une suite de conférences, il met en lumière la sainteté du nouveau Docteur, surtout son ardent amour des humiliations, il expose sommairement la doctrine de Saint Jean de la Croix, et montre la portée bienfaisante de sa mission, par contraste avec la « réforme » impie de Luther.

l'honorer, fût-ce dans le silence, l'obscurité et l'angoisse des nuits ; garder, sans y manquer jamais, la Loi du Seigneur ; quoi de moins ambitieux ; quoi de moins original ! Mais quoi de plus parfait, et quel mérite plus personnel !

C'est la gloire commune à tous les saints ; c'est la gloire propre à chaque saint.

Le rôle éminent d'un Jean de la Croix au XVI^e siècle, ne tendait pas à modifier les conditions, les lois, le programme de la vie d'union avec Dieu. Il n'enseigne rien qui ne jaillisse des sources vives du Sauveur. Il ne s'est point attribué une mission, à la manière audacieuse et sacrilège dont venait de s'en arroger une, à la face de l'Eglise, le moine rebelle Luther. Il ne demande pas à l'Eglise ses titres ; il reçoit d'elle son sacerdoce, sa vie religieuse, ses désirs de perfection, sa volonté héroïque de réforme, toute sa spiritualité, toute sa doctrine. S'il met en relief, dans ses leçons, le rôle souverain de l'Esprit, nous avons bien de quel Esprit il s'agit :

« O flamme du Saint-Esprit, Toi qui transperces si tendrement et si intimement la substance de mon âme, Toi qui la brûles par ta glorieuse ardeur, Tu es si aimable que de manifester ton désir de me donner la vie éternelle ! Jadis mes prières ne montaient pas jusqu'à Toi, parce que, au milieu des anxiétés et des souffrances de l'amour où se tourmentaient mon sens et mon esprit entachés de faiblesse et d'impureté, je montrais toute l'imperfection de mon

amour. Alors je te demandais de me délier, de m'emporter avec Toi; mon âme te désirait d'un ardent désir, au point que mon impatience d'amour me semblait incompatible avec la condition de vie terrestre où tu désirais encore me retenir; alors les impétuosité de l'amour étaient encore insuffisantes parce que leur qualité n'était pas en proportion de la fin à atteindre. Maintenant au contraire, je me sens raffermi dans l'amour, mon esprit et ma chair ne défont plus en Toi, tu les as rendus en Toi plus robustes, de façon que mon cœur et ma chair tressaillent dans le Dieu vivant, *Ps.* 83, 3, se conformant entièrement à Lui. Je demande donc ce que tu désires que je demande, et tout ce que tu ne désires pas, je ne le désire ni ne puis le désirer; un tel désir ne peut même pas effleurer ma pensée. C'est pourquoi mes supplications, en montant en ta présence, seront plus fortes et plus acceptables, puisqu'elles viennent de Toi, puisque tu les fais naître en m'y poussant. Ma prière est donc pénétrée de la joie et de la douceur de l'Esprit-Saint, mon jugement sort de ta face, *Ps.* 16, 2; et c'est une prière ainsi faite qui te plaît et que tu exauces. Romps donc la toile délicate de ma vie, et ne la laisse pas durer jusqu'à ce que l'âge et les années la coupent selon la nature, pour que je puisse t'aimer dès ce moment dans la plénitude et la satiété que désire mon âme, ce qui est sans mesure et sans fin. » (HOORNAERT, T. 2, p. 239).

Tandis qu'autour de lui s'agitaient l'indiscipline et la révolte — originalité fiévreuse et coupable de l'esprit propre, copiée sur celle du Mauvais esprit — il est resté fidèle. Et certes, pour

ignorer le mérite de cette orthodoxie impeccable, il faudrait ne savoir pas la complexité des questions mystiques, où l'on côtoie à chaque pas les abîmes ; il faudrait n'avoir pas lu l'histoire de cette époque tumultueuse où pullulaient, au sein de l'Eglise même, les sectes des illuminés, les *althumbrados*.

Au XVI^e siècle particulièrement, le mysticisme orthodoxe courait, par son excellence même, et par l'éclat séduisant de ses mystères, le risque d'être déformé, dévoyé, par les excès du quiétisme et de l'illumination. Très heureusement, une Thérèse, un Jean de la Croix, guidés par l'Eglise, soutenus par l'Esprit de vérité, sauvèrent ce trésor (1).

Il y avait grand mérite à montrer le chemin sûr aux fidèles, partout circonvenus et environnés d'embûches ; à se montrer original sans dévier de la tradition.

Saint Jean de la Croix a projeté les plus vives lumières sur les enseignements de la Foi, mais il l'a fait au profit des devoirs élémentaires de la vie chrétienne, *Renoncement* et *Amour*. Il est allé si loin dans l'explication de ces mots que jamais spirituel n'en a fait ressortir comme lui les richesses ni les applications ; tellement que,

(1) F. CAVALLERA, *Revue d'Ascétique et de Mystique*, (juillet 1925, p. 317).

sous sa forte impulsion, grâce à une logique du cœur plus féconde que celle de l'esprit, ces simples mots vont prendre sous sa plume une façon de signification nouvelle, et comme un sens original. Il ne dira rien que n'aient dit Benoît, Bernard, ou François ; et pourtant, ni François ni Bernard, ni Benoît ne l'auront enseigné comme lui, avec cette acuité pénétrante qui fera de lui le *Docteur de la science mystique*. Ne redoutons ni l'étrangeté de sa terminologie, ni le symbolisme de ses images, ni le lyrisme de ses strophes ; par delà ces éléments accidentels, où il est surtout tributaire de son époque, lisons-le, suivons-le ; prêtons l'oreille aux notes profondes que sa symphonie fait entendre ; et goûtons la vérité cordiale des choses, que dissimule sans l'altérer le voile des mots d'emprunt.

Que nous enseigne-t-il, sinon les invitations, les appels, les leçons pressantes de Jésus, l'unique Maître : « Soyez parfaits... Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toute votre âme, de toutes vos forces... Si quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce à lui-même et qu'il porte sa croix ».

Jésus n'a-t-il pas dit, parlant de lui-même et de son principal secret : « Si le grain de froment ne tombe pas dans le sol pour mourir, il reste seul ; s'il y meurt, il porte un fruit abondant. » (Jo., 12, 24) ?

Le Renoncement, la Croix, prélude obligé de l'Union et de l'Amour, tel est le Donné Révélé, dans sa précieuse substance. Tels sont aussi les grands devoirs, hors desquels on se flatte en vain de réaliser le service de Dieu. Et tels sont les moyens, sans lesquels la Fin ne sera jamais atteinte. Documents essentiels et dogmes fonciers ; formes et lois invariables de toute spiritualité saine.

Sur ces thèmes spirituels, les privilégiés, apôtres, pasteurs, docteurs, chefs à divers titres, reçoivent des lumières plus abondantes ; ce sont les prémices de l'esprit, destinées aux chefs ; — saint Jean de la Croix s'en explique nettement :

« Ceux qui reçoivent de telles faveurs (il s'agit des faveurs mystiques), et il en existe, sont en petit nombre. Ce sont des grâces destinées à transmettre leur esprit et leur vertu à une famille de disciples ; car Dieu donne volontiers la richesse et l'autorité, par les prémices de l'esprit, aux chefs, et cela en proportion de l'importance et de l'esprit qu'ils ont à communiquer à leur postérité ». (*Vive Flamme*, strophe II, vers 1).

De ces biens spirituels, ceux-là, les maîtres, vivent avec plus d'intensité. Dans ces secrets divins, ils sont admis à des titres exceptionnels. Mais un seul et même Esprit préside à leur vie comme à la nôtre ; et c'est pourquoi nous les pouvons entendre. Leur enseignement comme leurs exemples sont bien nôtres ; ils ne nous

échappent point, comme échappe à la foule la doctrine ésotérique et réservée des maîtres humains, chefs d'écoles, ou chefs de sectes, fiers de leurs trouvailles et jaloux de leurs secrets.

Il faut et il suffit, pour bien saisir saint Jean de la Croix, de s'emparer fortement du *contraste* qui fait le fond du christianisme.

Jésus l'exprime dans ce paradoxe évangélique : « Qui veut sauver sa vie doit la perdre, *qui amat animam suam perdet eam*, » (Jo, 12, 25 ; Luc, 9, 24).

Saint Paul l'exprime dans cette sentence énergique : « *Mortui estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo* (Col. 3, 3) ; Vous êtes morts, votre vie est cachée, avec le Christ, en Dieu ».

Saint Augustin l'exprime dans cette antithèse célèbre, au livre XIV (chap. 28) de la *Cité de Dieu* : « Deux amours ont bâti deux cités : l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu : l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi. » (1).

(1) Ce passage conclut avec à-propos et concision les quatre livres (10 à 14) de *La Cité de Dieu* qui racontent les origines de l'une et de l'autre des *deux Cités*, dont l'antithèse foncière et irréductible constitue le sujet même des 22 livres de ce grand ouvrage :

« Fecerunt itaque civitates duas amores duo : terrenam scilicet, amor sui usque ad contemptum Dei ; coelestem vero, amor Dei usque ad contemptum sui. Denique illa in seipsa, haec in Domino gloriatur. Illa quaerit ab hominibus gloriam ; huic autem Deus, conscientiae testis, maxima est gloria. Illa in gloria sua exaltat caput suum ; haec dicit Deo suo : Gloria et exaltans caput meum (Ps. 3, 4). Illi, in principibus

La vie, par la mort ; le divin, édifié en nous sur les ruines de l'humain ; le Christ, Adam nouveau, prenant, par sa vie ressuscitée, au centre de nous-mêmes, la place de l'antique Adam, enseveli pour jamais ; n'est-ce pas l'Évangile même ; n'est-ce pas tout le christianisme ? Il n'appartient à personne d'atténuer ce contraste. Il a été donné à quelques disciples très attentifs et très aimants du Seigneur, d'en exprimer toute l'ampleur dans leurs écrits et dans leur vie. Saint Jean de la Croix prend place au tout premier rang de ces privilégiés.

Ses ouvrages : *la Montée du Carmel, la Nuit obscure, la Vive flamme d'Amour, le Cantique spirituel*, s'appellent, se complètent, en un tout très cohérent ; ils forment, assure le P. Chocarne « un traité complet, gradué et méthodique de spiritualité. » (*Préface*, p. xxxvii).

Le sommet de la montagne qu'il faut gravir symbolise la Perfection, c'est-à-dire l'union parfaite avec Dieu. Montée ardue, comme la Montée du Carmel.

L'âme humaine, si faible, si menue, si chétive, songerait en vain à parvenir sur ces hauteurs sans passer d'abord par les difficultés de la route ; aussi vainement que nos yeux préten-

ejus, vel in eis quas subjugat nationibus, dominandi libido dominatur; in hac serviunt invicem in caritate, et praepositi consulendo, et subditi obtemperando. Illa in suis potentibus diligit virtutem suam ; haec dicit Deo suo : Diligam te, Domine, virtus mea (Ps. 17, 2). »

draient apercevoir les clartés du jour sans avoir attendu patiemment le passage lent des heures, au milieu des ténèbres, des silences et des affres de la nuit profonde.

C'est la *nuit*. Pourquoi ce symbole ? L'emploi en est justifié par saint Jean lui-même dès le chapitre II de la *Montée du Carmel* :

« Le passage de l'âme à l'union divine mérite d'être appelé Nuit pour trois raisons. D'abord à cause du point de départ. L'appétit doit abandonner progressivement, par renoncement, le goût des choses créées qui le possédait, et le vide de ce renoncement équivaut à une sorte de nuit pour les appétits et les sens de l'homme. Le second motif vient du moyen ou de la route par laquelle l'âme aboutira à cette union, et il n'est autre que la *foi*, obscure pour l'entendement comme la nuit. Le troisième vient du terme qui est Dieu. Par cela même qu'il est l'être incompréhensible et infiniment parfait, on peut encore le regarder comme une nuit obscure pour l'âme en cette vie. Ces trois nuits doivent passer par l'âme, ou plutôt l'âme doit les traverser, pour atteindre l'union avec Dieu.

« Elles sont figurées au livre de Tobie, par les trois nuits que le jeune homme, sur l'ordre de l'ange, passa en prière avant de s'unir à son épouse, *Tob.* 6, 18. Au cours de la première nuit, Tobie, par obéissance, brûle le foie du poisson, figure d'un cœur porté vers les choses du monde et absorbé par elles. Il faut que ce cœur, s'il veut commencer la route vers l'union, soit purifié de tout ce qui est créature, en passant par le feu de l'amour divin.

Par cette purification, il se soustrait au démon qui a pouvoir sur l'âme en tant qu'elle est attachée aux choses passagères et matérielles.

« Pendant la seconde nuit, l'ange lui promet de jouir de la société des patriarches qui sont nos pères dans la foi. Après s'être dépouillée des attraits des sens, dans la première nuit, l'âme entre dans la seconde et s'y trouve seule en pure foi, ne se gouvernant que par elle, ce qui la met en dehors des sens.

« Dans la troisième nuit, l'ange promet à Tobie la bénédiction, qui est Dieu, lequel par l'intermédiaire de la seconde nuit, qui est la Foi, se communique à l'âme si secrètement et intimement que c'est une autre nuit à son égard, en tant que cette communication se fait plus obscurément que les autres, comme nous le dirons ci-après. Le passage par cette troisième nuit aboutit à l'union avec l'Épouse, qui est la sagesse de Dieu, car c'est pendant ce temps que s'achève la communication de Dieu à l'esprit, en laissant l'âme enveloppée d'épaisses ténèbres. De même que l'ange ne permet à Tobie de s'unir, dans la crainte de Dieu, à son épouse, qu'après la troisième nuit, cette crainte, quand elle est parfaite, s'accompagne de l'amour parfait de Dieu, et c'est ainsi que s'accomplit la transformation, par amour, de l'âme en Dieu.

« A vrai dire ces trois nuits n'en font qu'une en trois parties, comparables à celles d'une nuit naturelle. Celle des sens est comme le crépuscule, quand les formes des objets s'évanouissent ; celle de la foi, entièrement obscure, ressemble aux ténèbres de minuit ; la troisième enfin qui est Dieu, de même

que l'aube, précède immédiatement la pleine lumière du jour. » (HOORNAERT, T. I, p. 12).

Notons ici l'originale et inexorable rigueur déployée par le saint Docteur contre tout ce qui, dans le jeu des facultés humaines, risquerait, peu ou prou, de ne pas laisser tout le champ libre à l'action divine. D'autres s'efforceront, Docteurs aussi, — un saint François de Sales, par exemple, — de signaler les services de tout ordre que la nature peut attendre de la grâce, et prendront plaisir à encourager l'adaptation volontaire de nos facultés au travail divin. Ce volontarisme a son prix. Saint Jean de la Croix ne répudie point ces adaptations ; il les veut rendre possibles et durables ; mais il sait à combien d'illusions nous expose cet effort, si facilement présomptueux ou languissant. Il aime mieux en venir à des mesures radicales, les estimant plus dignes de Dieu, et plus efficaces pour la montée, que les mesures tempérées, si voisines des demi-mesures, bonnes à compromettre l'ouvrage plutôt qu'à l'avancer. Il exclut donc le créé, tout le créé, jusques y compris les facultés dans leur jeu naturel ou satisfait. Non pas qu'il les veuille anéanties ; où serait après cette destruction le commerce d'amour entre Dieu et l'âme ? Les facultés, nous le dirons bientôt, ne perdront rien dans ces diminutions, elles y gagneront le *Tout* ; mais c'est par le *Rien* qu'elles obtiendront le *Tout*.

Le *Rien*, le *Tout*, tel est le contraste où triomphe sa doctrine. « Ma substance est comme le rien devant Dieu », dit le saint Livre au psaume 38. Un abîme sans fond sépare le créé de l'incréé. Nous qui ne sommes pas, nous flatterons-nous d'accéder à Celui qui est ? Pas une des créatures, même les plus proches de la divine essence par leur nature spirituelle, ne saurait parvenir à Dieu, car il habite une lumière inaccessible. Mieux vaut donc m'abîmer dans le rien que je suis, si par là je puis espérer quelque jour quelque intimité d'amour avec mon Dieu.

Dès le seuil du livre, le principe est solidement posé (*Montée*, liv. I, ch. 4.) :

« L'âme attachée à la créature devient semblable à elle ; plus l'affection grandit, plus l'identité s'affirme, car l'amour établit un rapport d'égalité entre ce qui aime et ce qui est aimé. David l'affirme de ceux qui aimaient les idoles : *Similes illis fiant qui faciunt ea ; et omnes qui confidunt in eis*, Ps. 113, 8 ; Qu'ils leur ressemblent ceux qui les font, et tous ceux qui se confient en elles. Donc, celui qui aime une créature s'abaisse à son niveau, et même au-dessous, parce que l'amour ne se contente pas de niveler, mais établit un esclavage. C'est pour ce motif qu'une âme esclave d'un objet hors de Dieu, devient incapable de pure union et de transformation en Dieu, car la bassesse de la créature est plus distante de la souveraineté du Créateur que les ténèbres de la lumière.

« Tout ce qui existe sur la terre et dans le ciel

est du pur néant si on le compare à Dieu. J'ai regardé la terre, dit Jérémie (4, 23) et elle était vide ; j'ai regardé les cieux et je n'y ai pas trouvé de lumière. En affirmant qu'il a vu la terre vide, il fait comprendre que les choses terrestres et la terre elle-même ne sont rien. En affirmant qu'il n'a pas vu de lumière dans les cieux, il fait comprendre que les astres comparés à Dieu sont de pures ténèbres. Ainsi toutes les créatures, envisagées à ce point de vue, ne sont que néant, et l'amour qui nous y attache est pour ainsi dire moins encore, puisqu'il est empêchement et privation de la transformation en Dieu. Il en est de même des ténèbres ; elles ne sont rien, et moins que rien, puisqu'elles sont privation. Il suit de là que celui qui est dans les ténèbres ne comprend rien à la lumière, et que l'âme attachée aux créatures est incapable de comprendre Dieu. Il faut nécessairement qu'elle se purifie, sous peine de ne pas le posséder, ni ici-bas par transformation pure d'amour, ni là-haut par claire vision. » (HOORNAERT, T. I, p. 18).

De là, chez lui, un dédain magnifique pour certaines formes inférieures d'activité, même mystique, dans lesquelles se complaît si volontiers la suffisance humaine. Est-il un seul des maîtres de la contemplation qui se soit élevé avec plus de force contre la confiance naïve que mettent certaines personnes, dites spirituelles, dans les visions, locutions, (*Montée*, liv. II, 2°, 3° et 4° partie) et perceptions imaginaires (*ibid.*, livre III, 1° partie) ? Avec quelle insistance il

répète qu'elles sont nuisibles à l'âme, si l'âme ne s'en détache pas ; et que la foi est le seul moyen proportionné qui permette à l'âme d'atteindre à la divine union (1) !

Et ne sent-on pas qu'en répudiant avec une persistance si délibérée ces phénomènes, ou du moins l'importance qu'on leur donne, la complaisance qu'on met en eux, ce n'est pas l'union mystique qu'il déprécie ; loin de là, il la met en sûreté. Il tient en si haute estime les faveurs de l'Esprit-Saint qu'il redoute, avec je ne sais quelle âpreté jalouse, de les voir jetées en quelque sorte sur le marché, mises au rabais, et diminuées par le voisinage d'éléments sensibles ou inadaptés.

Aussi poursuit-il l'analyse implacable de ces éléments, pour rester fidèle au principe du *vide absolu du créé* qu'il exige comme la condition

(1) « S'il y a un auteur incapable d'exalter l'imagination en fait de révélations et de visions, c'est assurément Saint Jean de la Croix. C'est le témoignage que lui rend hautement l'Université d'Alcala, dans l'approbation officielle qu'elle a donnée à ses œuvres. Le saint éprouve pour ces choses une sorte d'antipathie, non seulement à cause des mille tromperies que le démon et l'imagination produisent par leur moyen, mais en vertu de son idée fixe, qui est d'écarter tout ce qui n'est pas Dieu lui-même. Pour lui, la possession de Dieu est tout : le reste n'est rien, est même un obstacle. Aussi sur cette question, il pousse la sévérité à un degré qui peut paraître excessif. Même quand les révélations semblent venir de Dieu, il veut qu'au lieu de les accueillir avec joie, et surtout de les désirer, on les repousse du mieux qu'on peut, et déclare que l'effet utile n'en sera pas pour cela perdu. » (Aug. POULAIN, S. J. *La Mystique de Saint Jean de la Croix*, 1893, p. 44).

de nos rapports spirituels avec Dieu. Ce principe revient comme un leit-motiv à travers son œuvre ; on peut dire qu'il en fait l'unité ; et le saint Docteur ne craint rien tant que de le voir oublié. Voici, par exemple, comment débute le livre III de la *Montée* :

« Je crois nécessaire de rappeler au début de chaque livre ce que j'ai spécialement en vue. Sans cela des doutes surgiront sans cesse, et le lecteur en a gardé peut-être au sujet de ce que j'ai dit de l'entendement, comme il se pourra qu'il en trouve dans les pages que je vais consacrer à la mémoire et à la volonté. Ces doutes lui viendront d'une même cause. Il constatera la façon dont nous anéantissons les puissances selon leurs opérations, et s'imaginera que c'est là détruire les bases de l'édifice spirituel plutôt que de le construire. Cette pensée serait juste si ce que j'écris n'était destiné qu'à des commençants, car eux ont besoin de se préparer par des perceptions discursives et intellectuelles. Mais il s'agit de la doctrine qui va plus avant, qui concerne la contemplation dans l'union divine, et pour ce motif, l'âme doit refouler et condamner au silence tous ces moyens et exercices des puissances. Si on veut laisser Dieu opérer l'union divine dans l'âme, il n'y a qu'une méthode, celle qui débarrasse, qui fait le vide, celle qui force les puissances à récuser leur juridiction naturelle, leurs opérations, pour faire place à l'infusion et à l'illustration surnaturelles. Sans cela, leur capacité, loin de pouvoir atteindre une si haute dignité, ne sera qu'un obstacle si l'âme ne veut pas s'en détacher. La vérité certaine est cel-

le-ci ; de même que l'âme doit connaître Dieu par ce qu'il n'est pas plutôt que par ce qu'il est, de même il faut nécessairement qu'elle aille vers lui en niant plutôt qu'en admettant ; il faut qu'elle rejette la moindre des perceptions qu'elle pourrait concevoir de lui, naturelles ou surnaturelles... » (HOORNAERT, I, p. 292).

C'est là sa méthode ; elle est caractéristique et originale dans sa hardiesse. Ce dégagement, ce retranchement, ce dépouillement total, cette négation du moi, s'opèrent lentement par une double série de purifications, qu'il appelle du terme désormais consacré de *Nuits*, dont lui-même nous a fait entendre la raison : *Nuit des sens, nuit de l'esprit* (1).

A ceux qui abordent pareille étude, daigne l'Esprit-Saint donner avec surabondance ce sens des choses divines, faute duquel l'intime et l'essentiel du phénomène mystique n'est même point perçu. M. Jean Baruzi l'a fait dans une étude considérable (*Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique*, Alcan, 1924), dont il y a lieu d'admirer la virtuosité, mais où manque l'interprétation seule juste : ce n'est pas de la métaphysique, c'est de la foi vivante que relève ce contenu et cette expérience ; l'élément spécifique en échappera toujours à qui-

(1) Le P. ROURE en explique excellemment le rythme et le sens dans un article des *Études* (20 août 1925) *Saint Jean de la Croix*, à propos de la thèse de M. Jean Baruzi. *Le Docteur, le Poète* (P. 412 à 416).

conque prétendra l'observer et le suivre du seul point de vue de l'observation scientifique (1).

La Nuit des sens affecte la partie sensible de l'âme, appétits, instincts et passions (*Montée*, livre I) ; elle consiste dans la privation du plaisir et du goût que l'on éprouve à exercer naturellement, c'est-à-dire selon les exigences de la nature, les puissances sensibles de l'âme. Il s'agit de mortifier tous les appétits, en ce qu'ils ont de volontaire et de gouvernable au delà du premier mouvement. Purification nécessaire, qui s'accomplira, activement en partie, en partie passivement ; activement quand l'âme fera ce qui est en son pouvoir, agissant « comme du sien », *como del suyo* ; passivement, quand l'âme ne fera plus que consentir à l'opération libre et souveraine de Dieu en elle.

« L'ascèse de saint Jean », écrit à ce propos le P. Pascal du Saint-Sacrement, dans l'analyse de la *Montée*, « tient en quelques avis substantiels : méditer, imiter Jésus-Christ ; par amour pour Lui, renoncer à tout ce qui ne tend pas purement à la gloire de Dieu ; dans ce but, mortifier l'attrait, en pratiquant la maxime : « *Todo y nada* ». (*Dictionn. de Théol. Cathol.*, fasc. 62, col. 774).

La *Montée* se poursuit ; et la nuit se fait plus profonde ; après la nuit des sens, celle de l'es-

(1) Voir la *Revue d'Ascétique et de Mystique*, 1925, juil. p. 305 — et la *Vie spirituelle*, octobre 1928.

prit. La foi seule parvient à Dieu ; l'âme s'y dispose activement en exerçant ses facultés par les vertus qui ont Dieu pour objet. En vue de cette vie de foi, si désirable, on rejettera donc toutes les connaissances distinctes de l'*entendement*, perceptions et visions, révélations et paroles intérieures, sentiments spirituels eux-mêmes, pour atteindre à la nudité parfaite de l'*entendement* (c'est le livre II). Avec la même patience, on continuera ce dégagement par la négation de la *mémoire*, moyennant l'exercice de la vertu d'*espérance* ; puis de la *volonté*, par l'exercice de la vertu de charité ; entendons, par l'exclusion de toute jouissance qui empêcherait l'âme de concentrer toutes ses forces d'aimer sur Dieu seul ; et certes ces chapitres (15 à 44) du livre III sont bien dignes d'attention ; tour à tour il passe au crible les six catégories d'objets capables d'accaparer à leur profit les richesses du cœur : biens temporels, biens naturels, biens sensibles, biens moraux, biens surnaturels, biens spirituels.

On a reconnu, dans cet exposé, la division classique des puissances de l'âme : entendement, mémoire, volonté, telle qu'il la recevait de la Scholastique. Il a déclaré, tout au début de ces deux livres (II et III) de la *Montée*, que les trois vertus théologales, la Foi, l'Espérance et la Charité, « qui sont les objets surnaturels des puissances susdites, et doivent réaliser l'union de

l'âme avec Dieu, produisent le vide et l'obscurité, chacune dans la puissance qui lui correspond : la Foi doit agir ainsi sur l'entendement, l'Espérance sur la mémoire, et la Charité sur la volonté. » (Liv. II, 1^e partie, chap. v).

Alors se présente un tout autre aspect de la purification souhaitable, *lo pasivo* ; ce que Dieu opère dans l'âme sans autre concours que son mouvement vital ; opération de laquelle saint Jean de la Croix met tous ses soins à nous faire entendre que, faute de la recevoir en se tenant passive, l'âme ne sera jamais disposée totalement à l'union. C'est le traité qui a pour titre : *La Nuit obscure* ; il fait suite à la *Montée*.

Et là, dès les premières pages, il décrit (trad. HOORNAERT, T. II, p. 7 à 36), par manière d'introduction, en huit paragraphes dont la finesse psychologique ne sera pas dépassée, les imperfections des commençants (selon les sept péchés capitaux), que Dieu s'applique à corriger dans les ténèbres et les souffrances de la nuit passive.

Deux sortes de ténèbres contribuent à ce progrès douloureux, vrai purgatoire, intense et méritoire, selon les deux parties ou régions de l'âme : la région des sens et la région de l'esprit. Il y aura donc la *Nuit passive des sens*, première phase de la Contemplation ; et la *Nuit passive de l'esprit*, toutes deux redoutables et amères, la seconde surtout :

« Par Nuit obscure nous entendons la Contem-

plation, et elle produit chez les spirituels deux genres de ténèbres ou de purifications, selon qu'elle affecte l'un ou l'autre des deux éléments de l'homme, la partie sensitive ou la partie spirituelle. Il y a donc une première Nuit ou purification des sens, qui donne à l'âme sa pureté, en la dépouillant selon sa partie sensitive et en accommodant le sens à l'esprit. La seconde Nuit ou purification spirituelle est celle où l'âme se purifie et se dépouille selon l'esprit, afin de l'accommoder et de le rendre apte à l'union d'amour avec Dieu. La Nuit des sens est commune ; elle se produit chez le grand nombre des commençants. La Nuit de l'esprit est exceptionnelle ; elle est le privilège de ceux qui sont déjà exercés et avancés.

« La première purification ou Nuit est amère et redoutable pour le sens, ainsi qu'on le verra. La seconde ne peut lui être comparée ; elle n'est qu'horreur et épouvante pour l'esprit ; et comme la Nuit du sens est dans l'ordre la première que l'âme doit traverser d'abord, j'en dirai un mot sans m'étendre, vu qu'elle est bien connue et a été souvent décrite. Nous nous arrêterons surtout à la Nuit de l'esprit, parce que l'enseignement oral et les livres la négligent généralement, et surtout parce que l'expérience en est rare. » (HOORNAERT, T. 2, p. 37).

Il indique les signes auxquels on pourra reconnaître le moment venu où Dieu veut faire passer l'âme « de la méditation à la contemplation, avec suspension de l'activité des puissances en matière divine » ; et ce passage mérite

qu'on s'y arrête (1). (*Nuit obscure*, liv. I, § 10).

A mon avis, il y en a trois principaux.

Premier signe. Si on ne trouve ni goût ni consolation dans les choses divines, il faut que le même vide se manifeste vis-à-vis de n'importe quelle chose créée. En effet, comme Dieu met l'âme dans la *Nuit obscure* pour tarir et enlever l'appétit sensitif, il ne lui permettra pas de trouver de la saveur en n'importe quoi. Dans ce cas il devient probable que la sécheresse n'a pas son origine dans le péché ou dans une imperfection récente...

La seconde condition consiste à garder ordinairement dans le souvenir de Dieu une inquiétude, un souci pénible. On craint de ne pas le servir, d'aller à reculons, et cela à cause du manque de saveur, dans les choses divines. Par là on voit que l'insensibilité et la sécheresse ne se trouvent pas dans le relâchement et la tiédeur ; car le propre de la tiédeur est de n'avoir aucune sollicitude pour les choses divines. Il n'y a donc rien de commun entre la sécheresse et la tiédeur. Cette dernière est relâchée quant à la volonté et à l'intelligence ; elle ne se soucie pas de servir Dieu ; au contraire la sécheresse purificatrice porte en elle une sollicitude non interrompue, et comme je viens de le dire, elle est inquiète et peinée de ne pas bien servir Dieu... Dieu met l'âme de telle manière en cet état et la conduit par un chemin si particulier que si elle veut opérer de soi selon son habileté propre, elle fait plutôt obstacle

(1) Le P. CHOCARNE, O. P., expose cette phrase et ce labour dans son *Introduction* à l'édition du Monastère de Paris (Mame), T. II, p. 69 à 74.

qu'elle ne contribue à ce que Dieu opère en elle. Au paravant l'action contraire s'imposait, et en voici la cause. Quand cet état de contemplation propre aux avancés dégagés de la méditation discursive se produit, c'est Dieu qui opère dans l'âme. Par là il semble à l'âme qu'Il paralyse les puissances intérieures, ne laisse aucun appui à la volonté, aucun souvenir déterminant dans la mémoire. Et en effet, quand Dieu agit, ce que l'âme peut réaliser par initiative propre n'aboutit qu'à troubler la paix intérieure et entrave l'œuvre divine. Celle-ci s'accomplit dans l'esprit pendant que la sécheresse règne sur les sens. Cette œuvre étant spirituelle et subtile ne se réalise que dans la paix, avec délicatesse ; elle est secrète, réparatrice, pacifique, et très étrange. Et tous les goûts antérieurs qui étaient perceptibles et sensibles. David fait allusion à cette paix quand il dit que Dieu parle dans l'âme pour la rendre spirituelle, Ps. 84, 9.

Un troisième signe naît de là pour nous convaincre qu'il s'agit de la purification des sens. C'est l'incapacité de méditer quand on veut s'y livrer comme on avait coutume en recourant au sens de l'imagination. L'effort demeure sans résultat. La raison en est que Dieu commence alors à se communiquer non plus par le sens, comme avant, au moyen du raisonnement qui évoquait et classait les connaissances, mais au moyen du pur esprit qui ignore l'enchaînement discursif, et où Dieu se communique par l'acte de simple contemplation. Comme elle n'est guère perceptible à la partie inférieure par les sens externes ou internes, il se fait que l'imagination et la fantaisie ne peuvent s'attacher à aucune considé-

ration et n'y trouveront plus d'appui dès ce moment et dans la suite... (HOORNAERT, T. II, pp. 40 à 45).

Mais aussi, d'admirables effets d'illumination et de sécurité suivent ces épreuves ; ils sont indiqués dans les termes les plus engageants par le saint Docteur. C'est la portion la moins troublante, ou si l'on veut la plus suave, des trois strophes qui constituent le livre II de la *Nuit obscure* ou *Nuit passive de l'esprit* (trad. des Carmélites de Paris, T. III, ch. 11, 12, 13, 15 et 16). Et saint Jean de la Croix énumère, à ce propos, les dix échelons de l'escalier dérobé, les dix degrés de l'échelle mystique d'après saint Bernard et saint Thomas (Ch. XIX et XX) (1).

Il n'y a donc pas lieu de s'attarder à ces âpretés du renoncement, qui transpire partout, au long de cette Montée, et qui donne à ces Nuits leur aspect inquiétant ou tragique. Lui aussi, il peut dire, et son disciple après lui : *Nox illuminationis mea in deliciis meis*, ma nuit ne m'a donné que lumières et délices, (Ps. 138, II). La destruction n'a été si impitoyable que pour conduire en toute assurance à une *transformation*, dont le contenu positif est des plus opulents. L'amour en est le terme ; la possession et l'union en de-

(1) Mgr. LANDRIEUX a résumé cette doctrine de purifications actives et passives dans sa brochure : *Sur les pas de Saint Jean de la Croix dans le désert et dans la nuit* (Lethiel-leux).

viennent les fruits savoureux; l'ascension s'achève en Dieu. De cette union, l'Esprit-Saint est le gage. La divinisation de l'âme, par la Communion totale avec les trois Personnes, lui assure une plénitude de vitalité qui laisse loin derrière elle tout ce que l'amour peut imaginer ou réaliser de plus intense et de plus fécond dans l'ordre humain. Tel est l'aspect consolant et positif de cette doctrine de renoncement absolu. Le grain de froment n'est pas détruit; n'étant pas resté seul, il pousse son épi, et donne cent pour un. Les facultés, qui semblaient condamnées au vide et à l'impuissance, vont être élevées et enflammées, sans effort; l'âme est comblée. Plus elle est entrée dans le vide du néant, plus elle reçoit, par communication infuse, « l'esprit de la divine sagesse, qui est amoureuse, tranquille, solitaire, pacifique et enivrante pour l'esprit qui constate sa présence. Une parcelle de ce que Dieu donne à l'âme en ce saint loisir, en cette solitude, est un bien plus inestimable qui dépasse souvent et de beaucoup ce que l'âme et celui qui la guide en peuvent concevoir ». (*Vive flamme*, 3^e strophe, vers 3; trad. HOORNAERT, II, 298).

Une page où saint Jean commente ce vers (le 6^e de la seconde strophe dans la *Vive flamme*): « En m'immolant vous avez changé la mort en vie », nous semble exprimer dans toute sa force ce contraste entre le Néant et le Tout, entre la

négarion et la transformation, qui donne la clef de sa doctrine :

« Au point de vue spirituel, il y a deux façons de vivre : l'une selon la vie béatifique qui est la vision de Dieu, dont la possession nécessite le passage par la mort corporelle et naturelle. Saint Paul en parle quand il dit : « Nous savons que si notre maison d'argile vient à être détruite, nous avons une demeure qui est l'ouvrage de Dieu dans le ciel. » (1. *Cor.* 5, 1).

L'autre est la vie spirituelle parfaite qui consiste dans la possession de Dieu par union d'amour. Pour arriver à celle-ci il faut mortifier les vices, les appétits et la nature même de façon complète. Tant qu'on n'a pas terminé ce travail, il ne peut être question de perfection selon la vie spirituelle, ni d'union avec Dieu. Saint Paul l'affirme en ces termes : Si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si par l'esprit vous faites mourir les œuvres du corps, vous vivrez. (*Rom.* 8, 13).

Concluez de là que la mort, au point de vue de l'âme, exige la disparition du vieil homme, qui résume l'activité des puissances, c'est-à-dire de la mémoire, de l'entendement, de la volonté impliqués dans la jouissance des choses du monde ; elle exige aussi qu'on supprime la satisfaction des appétits et du goût des créatures. Tout cela comprend la vieille vie, cette mort de la vie nouvelle ou spirituelle qui ne pourra parfaitement régner sur l'âme si au préalable cette âme n'est pas parfaitement dégagée de son premier état. L'Apôtre nous en prévient quand il dit : « Qu'on se dépouille du vieil

homme, et qu'on se revête de l'homme nouveau, créé selon Dieu dans une justice et une sainteté véritables ». (*Eph.*, 4, 22). Dans cette vie nouvelle, — celle qu'on trouve dans l'union de perfection avec Dieu et dont nous traitons en ce moment, — tous les appétits de l'âme, ses puissances comme ses penchants et opérations, qui sont selon la nature des causes de mort et de privation de vie spirituelle, se pénètrent de vie divine. Car chaque être vit, au dire des philosophes, par ses opérations, et comme l'âme a ses opérations en Dieu, à cause de l'union contractée avec lui, elle vit de la vie de Dieu ; et ainsi sa mort se trouve changée en vie, ou sa vie animale est devenue vie spirituelle...

Finalement tous les mouvements, opérations et pensées que l'âme recevait auparavant du principe et de la force de sa vie naturelle se trouvent dans cette union transformés en mouvements divins. Car l'âme, en vraie fille de Dieu se trouve déjà animée tout entière par l'Esprit de Dieu, comme l'enseigne saint Paul ; « Car tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu » (*Rom.* 8, 14). De façon que l'entendement d'une telle âme est entendement de Dieu, sa volonté est volonté de Dieu, sa mémoire mémoire éternelle de Dieu, et sa jouissance jouissance de Dieu. Et la substance de cette âme, tout en n'étant pas substance de Dieu, parce qu'elle ne peut se changer en elle substantiellement, cependant unie avec lui, absorbée par lui, est dieu par participation... Et c'est à juste titre qu'elle s'écrie : « En m'immolant vous avez changé la mort en vie ». (*H.* 2, 263).

Alors jaillit de l'âme vivante la *Vive flamme d'amour* ; alors s'élançe de l'âme renouvelée le *Cantique spirituel*. Ces deux ouvrages traduisent l'un et l'autre un lyrisme spirituel ardent, aussi échappent-ils à l'analyse. C'est là que se révèle dans son exquise beauté l'union mystique, dont il est le chantre inspiré et le pieux docteur.

La *Vive flamme* commente les quatre strophes du chant de l'âme parvenue à l'amour consommé : « La première expose le fait que l'âme étant toute à Dieu par l'amour, et blessée à mort, désire l'union parfaite, éternelle et immuable. La seconde décrit les effets produits dans l'âme par cet amour ; ils sont figurés par le cautère, la plaie, la touche, la main. La troisième chante l'amour que l'âme, dans cet état, rend au Bien-Aimé, capable qu'elle est de connaître et d'aimer ; l'amant n'est satisfait que lorsque toutes ses capacités s'occupent de l'Aimé. Et dans la quatrième il s'agit des retours ineffables de Dieu vers l'âme » (1).

Quant au *Cantique spirituel*, il y faut voir un dialogue entre l'âme et le divin Epoux, à la manière du Cantique des cantiques ; en voici l'argument, d'après saint Jean de la Croix lui-même : « L'âme, énamourée du Verbe Fils de Dieu son Epoux, désirant s'unir à lui dans la claire

(1) Pascal du S. Sacrement, *Dict. de Théol.* art. cit. col. 782.

vision de son essence, exprime ses anxiétés d'amour, et se plaint de son absence, d'autant plus que l'Époux l'a blessée de cet amour qui l'a fait sortir de toutes les créatures et d'elle-même ».

C'est là — dans la *Vive flamme* surtout — que, saisi d'un infini respect, le théologien porte ses regards quand il essaie de définir les caractères essentiels de la vie mystique. Penché sur ces pages brûlantes, il écoute le rythme d'une vie qui ne s'appartient plus ; il saisit sur le fait cette expérience immédiate de Dieu, brûlure suave de l'Esprit-Saint, touche délicate du Fils, douce main du Père ; et vaille que vaille il cherche à consigner dans les pauvres mots humains dont il dispose, pour l'instruction des âmes, cette théologie sublime. Laquelle de ces faveurs est la plus haute ? Parlant de la « touche délicate », le saint Docteur dit :

O main, que vous êtes douce à mon âme... Vous la touchez délicatement pour la raffermir, alors que son contact un peu rude avec l'univers suffirait pour l'anéantir, car sous un de vos regards la terre tremble, (*Ps.* 103, 32), les nations frémissent et s'effraient, les montagnes se brisent, (*Habac.* 3, 3). O douce main, qui avez été si lourde et sévère pour Job (19, 21), rien qu'en le touchant un peu durement, vous me paraissez d'autant plus affectueuse et suave que vous avez été rigoureuse pour lui, car vous vous appuyez très amicalement et doucement sur mon âme. Vous êtes le maître de la mort

et de la vie ; personne ne peut échapper à votre main ! Mais encore, ô Vie divine, vous ne tuez que pour donner la vie ; vous ne blessez que pour guérir ! Quand vous châtiez, c'est en touchant de façon légère, et cela suffit pour détruire un monde ; mais quand vous caressez, c'est dans le dessein de raffermir, et la douceur de votre caresse est infinie. Vous m'avez blessée pour me guérir, *Deut.*, 32, 39, ô main divine, et vous avez tué en moi ce qui me tenait morte, privée de la vie de Dieu, dans laquelle je dois vivre maintenant. Vous m'avez donné ces faveurs par la libération d'une grâce spéciale à mon égard, en m'accordant l'attouchement de Celui qui est la splendeur de votre substance, *Heb.*, 1, 3, de votre Fils unique ; et comme il est votre sagesse, en lui vous atteignez avec force d'un extrême à l'autre, *Sap.*, 8, 1 ; ce qui fait, ô main miséricordieuse du Père, que votre Fils unique lui-même est la touche délicate par laquelle vous m'avez fait sentir la force du cautère qui m'a blessée. » (Trad. HOORNAERT, T. II, p. 251).

Là aussi, saint Jean de la Croix enseigne la manière dont les attributs divins sont manifestés à l'âme contemplative. Dans cette union d'amour ils deviennent comme autant de lampes de feu ; c'est la plus haute connaissance de Dieu possible en cette vie :

« Comme nous l'avons dit, ces attributs ne sont qu'un être, et de même toutes ces lampes ne sont qu'une seule lampe, qui selon ses vertus et attributs luit et chauffe comme des lampes multiples...

Moïse a vu ces lampes sur le mont Sinaï ; au moment où Dieu passait rapidement devant lui, il se prosterna la face contre terre et se mit à énumérer quelques-unes de ces lampes en criant à haute voix : « Dominateur, Seigneur Dieu, miséricordieux, clément, patient, très compatissant, très véridique, qui conserve sa grâce à mille générations, qui pardonne l'iniquité du monde, les révoltes, les péchés, devant qui personne n'est de soi innocent. » (*Exod.* 34, 6). On voit par ce texte que les plus grands attributs et vertus que Moïse perçut en Dieu, furent la toute-puissance, la domination, la divinité, la miséricorde, la justice, la vérité et la rectitude de Dieu, ce qui résume la plus haute connaissance possible de Dieu. Et comme le degré de l'amour correspond à celui de la connaissance, Moïse reçut en même temps communication d'un amour sublime qui le pénétra de saveurs et de délices. Remarquons ici que la jouissance reçue par l'âme dans un ravissement d'amour provenant des lumières et du feu de ces lampes est admirable et immense. Elle surabonde parce que chacune d'elles l'enflamme d'amour ; en même temps l'ardeur et la flamme de l'une augmente l'ardeur et la flamme de l'autre, et il en va de même pour leurs lumières (car chaque attribut fait connaître l'autre), et ainsi toutes ces lampes se centralisent et s'unissent en un même foyer, bien que chaque attribut garde sa lumière et son feu. Et l'âme alors est infiniment absorbée en des flammes délicates ; elle est subtilement blessée d'amour par chacune d'elles, et sous l'action des flammes réunies, plus blessée encore et plus vivante dans l'amour de la vie divine. Elle se rend bien compte qu'il s'agit

d'un amour de vie éternelle et comme l'âme sent cette vie d'une certaine manière, elle voit la vérité de ces paroles de l'Époux : « Les lampes d'amour sont des lampes de feu et de flamme » (8, 6). (Trad. HOORNAERT, T. II, p. 272).

Mais qui sommes-nous pour suivre si haut un séraphin d'amour ? A l'aigle il faut les espaces sans bornes ; lui seul y vit à l'aise ; soit qu'il étende en dominateur, au-dessus de nos plaines, la puissante envergure de ses ailes ; soit qu'il plane immobile dans l'air glacé des sommets, son royaume n'est pas le nôtre. D'en bas notre œil le discerne à peine. A l'exceptionnelle ampleur de son vol, à son repos, plus magnifique encore que ses mouvements, nous comprenons qu'il est le roi de l'immensité ; lui seul, d'un regard tranquille, fixe le soleil.

Toutefois, nous n'aurions fait qu'énumérer froidement les œuvres de saint Jean de la Croix, et nous resterions à une distance infinie de ce qu'il fut lui-même à cette école de l'amour mystique, si nous ne rappelions au moins d'un mot qu'à l'exemple du Maître des maîtres, il commença par pratiquer ; son enseignement résume sa vie, et son âme est plus belle encore que sa doctrine (1). Il a vécu de l'amour consumant

(1) C'est parmi les désolations et les abandons que le persécuté a trouvé ses plus belles inspirations. L'avènement de Doria comme provincial de la réforme (1585) a marqué l'époque de ses plus intimes tortures, de la part de ceux, écrit-

avant de songer à en écrire. Et quand il s'essaie à rendre les merveilles de cette connaissance aveuglante et de cette union transformante, tourment et délice tour à tour et souvent tout ensemble, il se sent, comme tous les mystiques, totalement inférieur à sa tâche. Il a été crucifié par son amour.

Et ici nous apparaissent, dans leur vrai rôle, le mystère et la folie de Jésus crucifié, tels qu'il les a connus. On n'entrera point dans le secret de cette grande âme, à moins de l'avoir surprise balbutiant ces mots sacrés, en réponse aux provocations passionnées de Jésus en croix : « Seigneur, ce que je veux, c'est de souffrir et d'être méprisé pour vous, *Domine pati et contemni pro te* » ; parole de saint, réplique émouvante de l'aspiration de sainte Thérèse : « Ou mou-

le chanoine HOORNAERT qui, « ayant adopté le même rêve veulent en ternir l'éclat. » Parlant des prisons de Tolède, le récent biographe de Saint Jean de la Croix fait cette remarque : « C'est ici que se pétrit la matière de ses grands ouvrages... c'est ici, à la lueur vacillante de sa pauvre lampe, ou du jour tombant de la petite lucarne, ou de la lumière surnaturelle, qui émanait de lui, qu'il écrivit le sublime poème du Cantique Spirituel et probablement de la Montée du Carmel et de la Nuit obscure, dont ces œuvres plus tard ne seront que le commentaire ». C'était peu pour l'abbé Rodolphe Hoor-naert d'avoir traduit les Œuvres du Docteur Mystique, il nous devait cette étude, pour situer l'homme et pour expliquer l'œuvre; il a rendu et saisi, avec une rare finesse d'analyse, l'âme toute vibrante « extrêmement délicate et d'une ardeur presque féminine » de Juan de Yepes, l'émule de Thérèse de la Croix. Son ouvrage a pour titre : *L'âme ardente de Saint Jean de la Croix* (Desclée, 1929).

rir, ou souffrir ; je ne vous demande pas autre chose, mon Dieu. »

Arrière ceux qui ont osé croire que l'Humanité très sainte de Jésus-Christ ait jamais pu être, ou puisse devenir, un écran entre l'âme et Dieu. Jésus, même comme homme, ne saurait être mis sans blasphème au rang des moyens dont l'imperfection, essentielle au créé, empêche le divin de rayonner dans l'âme et de l'embrasser ; car c'est un homme (1) qui est Dieu ; non pas homme et Dieu, mais Homme-Dieu dans l'unité d'un seul Moi. De toute la hauteur transcendante de l'union personnelle avec le Verbe, Jésus dépasse la série et les échelons des moyens créés. En Lui habite la plénitude de la Divinité, substantiellement (Col. 2, 9). Si nous allons à Lui comme au Médiateur nécessaire, c'est pour être plongés, perdus, abîmés en Lui, notre fin, notre tout, notre Dieu. C'est à posséder et à goûter Jésus que s'applique saint Jean de la Croix, de tout l'élan de son esprit et de tout le tressaillement de sa chair. Il lui faut la croix, parce que la croix, c'est Jésus même : Jésus à imiter en reproduisant ses plaies ; Jésus à goûter en savourant son désir infini de souffrir ; Jésus à posséder en s'abreuvant de ses humilia-

(1) *Qui homo, non pas qua homo* : on entend bien que l'unité de Personne laisse intacte la distinction des deux natures ; la loi théologique dite de la « communication des idiomes » est connue de nos lecteurs.

tions, de ses larmes, et de son sang versé ; Jésus à « compléter » enfin, dans son Corps mystique, par le supplément qu'il désire trouver en chacun des siens, marqué corps et âme à l'effigie de sa Passion. Nulle transformation en Dieu que par Lui, avec Lui, en Lui. Comme Bernard, comme François, comme Thérèse, mais avec l'accent qui lui est propre, il annonce Jésus-Christ et il lui rend témoignage.

Renoncement, Amour, disions-nous dans une formule sommaire, pour signifier le contraste puissamment exprimé par ce fidèle adorateur. Entre ces deux termes toutefois se place Jésus et sa croix ; lien doux et fort, par qui le néant humain peut aspirer à Dieu, car Jésus s'est anéanti en forme d'esclave ; et par qui l'Être infiniment saint peut être atteint, possédé, aimé, car Jésus a pu sans usurpation se dire l'égal de Dieu... Devenir conforme à Jésus crucifié ; passer par ses angoisses et par ses délaissements ; endurer son martyre intérieur ; être meurtri avec lui, abandonné comme lui, méprisé pour lui ; c'est se mettre en mesure d'atteindre et de « toucher la Vie éternelle. » (I Jo., 1, 2).

Dans une de ses plus récentes études d'art (1), Louis Gillet loue à peu près sans réserve la sculpture espagnole du Moyen-Age, parce que, à l'entendre, elle donne la sensation entière du

(1) Louis GILLET, *Dans les Montagnes sacrées*. Plon.

réel. Pas plus qu'à lui, pas plus qu'à M. Louis Bertrand, non moins affirmatif dans son ouvrage sur sainte Thérèse, il ne saurait nous déplaire de saluer dans ce réalisme, inspiré par une foi sans artifice, un des moments heureux de l'art pathétique chrétien :

« Ce qu'elle offre de merveilleux, cette sculpture espagnole (et plus encore que la peinture même d'un Zurbaran), c'est de donner l'objet intégral, la sensation entière, le choc douloureux ou la caresse que causerait la chose même... Visages de pitié dans le demi-jour mourant d'une chapelle de Grenade, paupières meurtries, yeux sans regards qui versent de vraies larmes ; ... corps pendus à la croix, le front chargé d'épines, avec un peu de sang qui perle au bord des plaies, Christs déposés, brisés, suppliciés, n'en pouvant plus, avec cette expression, que c'est fini, d'avoir été jusqu'au bout des souffrances humaines, avec leurs écorchures, leurs plaies où restent des graviers, couchés dans leur élégance spéciale de cadavres ; trouvailles incroyables, tortures faites pour la contemplation d'une Thérèse ou d'un Jean de la Croix, dignes du pays qui a fait de ces émotions des noms propres, baptisé ses filles Angustias ou Dolores. » (P. 54.)

Et M. Louis Bertrand a rappelé, de son côté, à quelle intensité de foi se rattachent les grands crucifix d'alors, prodiges de ces temps de ferveur.

C'est là qu'il faut placer et contempler celui qui a voulu s'appeler Jean de la Croix. Sa doc-

trine, bien plus encore que la sculpture religieuse d'alors, est le fruit d'une splendide dévotion à la Croix, mûrie au soleil des catholiques Espagnes. En lui s'achevait le mystère des intimités ardentes, accumulées depuis des siècles dans les âmes militantes et héroïques, tendres et concentrées, qui avaient défendu contre les Maures les trésors de leur piété. De son âme, qui contenait toute cette ferveur contemplative, comme un lit de cailloux porte un torrent, a jailli l'une des plus éclatantes professions d'amour sacré, d'amour blessé, d'amour crucifié, que le monde ait connues et vues à l'œuvre. On aimerait à le montrer tel qu'il fut en ses besognes sacerdotales et religieuses ; et nous le suivrions, émerveillés de son énergie, comme de sa patience, dans ses prédications, dans ses visites aux monastères réformés, ou le long des routes, allant en compagnie de la vierge du couvent de l'Incarnation, fonder ses couvents ou les affermir. Thérèse d'Avila se plaisait à voir en lui le père de son âme, « un homme tout céleste et divin, et l'une des âmes les plus pures qu'il y eût alors sur la terre » ; âme de poète et d'artiste, lyrique et embrasée, et si bien douée qu'elle chante ses souffrances mêmes ; car saint Jean de la Croix aimait la musique : Anne de la Mère de Dieu chantait, pour lui être agréable et pour le reposer, l'un de ses poèmes, tandis que l'extase le saisissait, et c'est à l'une de ses filles

spirituelles, Anne de Jésus, la célèbre confidente et amie de sainte Thérèse, que nous devons les Strophes de son *Cantique spirituel* (1).

Ame de feu, passionnée pour la croix, amante parfaite de l'abnégation ; ce sont les titres que célèbre l'oraison de sa fête (24 novembre) ; âme en qui tout est vigueur, générosité, élan, joie, ascension, flamme et cantique ;

Ame douce, au demeurant, patiente et charitable, prompte au pardon, et qui sut demeurer égale au milieu des pires épreuves, des plus ingrates méconnaissances, et des plus injustes persécutions ;

Enfin un des hérauts de l'amour de Dieu dans le monde, un des témoins les plus marquants de Jésus-Christ ; une de ces âmes représentatives en qui le Surnaturel transparaît, si manifeste et si émouvant, qu'elles forcent les plus distraits à le reconnaître ; une des âmes desquelles on a pu déclarer (1) qu'elles attestent la survie de Jésus-Christ, par l'amour qu'elles lui por-

(1) Ainsi en témoigne la Notice consacrée à la Mère Anne de Jésus (+ 1621) dans les *Œuvres complètes de Sainte Thérèse de Jésus*, trad. des Carmélites du premier monastère de Paris, T. III, p. 458. Dans le même tome III, p. 86, une Notice sur Saint Jean de la Croix, « rapide esquisse de sa vie », compléterait les détails trop sommaires que nous donnons ici en passant. On se reportera aussi, volontiers, à la biographie du Saint, de Mgr. DEMIDUID, dans la collection « Les Saints ».

(1) Le P. JORET, O. P., dans *Par Notre Seigneur Jésus-Christ*.

tent, le rendant à son tour, en quelque manière, présent à leur génération par l'image vivante qu'elles donnent de Lui.

II

ACTUALITÉ

Ce Maître, est-il toujours opportun de le suivre ? Cette Ame mérite-t-elle de nous, non pas seulement des hommages lointains, mais des assiduités empressées ? Cette doctrine enfin — car c'est du Docteur surtout que nous parlons, demeure-t-elle actuelle, ou n'offre-t-elle aujourd'hui que l'intérêt des belles choses d'hier ?

A ces questions la réponse est facile.

Dans le plan des siècles, sur la trame desquels se développe l'histoire de l'Eglise, chaque saint paraît à son heure ; mais ce moment providentiel dépasse de beaucoup nos courtes vies. Le saint instruit l'Eglise ; il lui est donné comme une lumière, une force et une joie, dont profiteront, bien au-delà de son temps, les générations à suivre. Remercions le Pape Pie XI d'avoir orné aujourd'hui, de l'auréole du Doctorat mystique, le front du magnanime serviteur et ami de Jésus, Jean de la Croix. Par cet acte imposant de son Magistère, il nous dit avec autorité : « Voici la pure doctrine ; ce *maître* est sûr ; écoutez sa voix. »

Mais cette opportunité n'apparaît-elle pas avec

une sorte d'évidence, par le besoin où nous sommes de trouver, d'urgence, un remède approprié aux maux de l'âme, qui nous affligent ? Cette agitation, cette fièvre, ce vice secret d'une époque où les notions élémentaires de la prudence et de la sagesse chrétiennes sont mises en péril chaque jour, par un orgueil raffiné, par une indépendance hautaine vis-à-vis du Surnaturel, par une indifférence dédaigneuse, et par un laïcisme ravageur, n'est-ce pas plus qu'il n'en faut — car voilà bien un excès de misère — pour expliquer le geste maternel de l'Eglise ?

Par contraste avec cette glorification présomptueuse du moi créé, et avec cette prépondérance de l'activité sur la prière, n'est-il pas utile que soit offerte à notre admiration une doctrine de prière, autorisée d'en haut, qui rabatte ces prétentions, humilie cette suffisance, et replace dans son axe, sous le domaine absolu de « Celui qui est », cette personnalité et cette activité humaines, chétives et tributaires ?

Au moins mystique d'entre nous, d'ailleurs, la doctrine du saint Docteur offrira l'occasion d'admirer les richesses insondables de la Grâce et les infinies libéralités de Dieu. Toute une province du domaine révélé nous est ouverte. Ceux qui l'ont parcourue, comme autrefois les explorateurs de la terre promise, nous certifient que là-bas coulent le lait et le miel, que la solitude y est fleurie, embaumée et féconde ; que Dieu,

comme dans le premier Eden, s'y rend accessible et familier. Le rayon de soleil nous attire ; la parure des saisons, les nuances des fleurs, les énergies de la vie, nous saisissent et nous enchantent, en proclamant leur Auteur. Plus attirante et plus ravissante mille fois, la lumière et la vie de Dieu dans les âmes ; plus rayonnantes, par delà les merveilles de la nature et de l'esprit, les splendeurs de la grâce, parce que — Pascal l'a dit en un mot décisif, cela est d'un autre ordre. — Et plus magnifique encore, à l'infini, par delà tout l'être créé, de nature et de grâce, les attributs imparticipables de l'Etre incréé...

Ne dédaignons aucune des créations de la pensée, de l'art, de la vertu, du bien. Mais apprenons de saint Jean de la Croix que ce *tout* n'est *rien*, en regard du Tout, que nous offre et nous donne l'Amour incarné, l'Amour rédempteur, l'Amour sanctificateur. « Il nous est bon d'être ici », sur la montagne du Carmel, où l'humanité se transfigure, comme autrefois celle du Christ sur le Thabor, et reçoit d'en-haut les communications bienveillantes de l'adorable Trinité.

Par la vie d'oraison, par la méditation discursive (car saint Jean ne la méprise pas (1), il veut qu'on y revienne à certaines heures), par l'orai-

(1) Il veut qu'on ne quitte pas précipitamment la méditation discursive, et il entend qu'on y revienne à des moments marqués (édit. des Carm. de Paris, III, 295).

son de quiétude, par la contemplation infuse, par les divers degrés de l'échelle mystique, nous serons introduits, convives heureux, dans la salle du festin où le Roi des rois a tout disposé en Maître opulent, en Ami prodigue, pour la joie spirituelle de ses invités. Qui resterait indifférent à ce spectacle ? rebelle à ces avances ?...

Appauvris et languissants que nous sommes, nous en qui la grâce, hélas !

« ... Diminuée,

Et par mille péchés sans cesse exténuée,

Agit aux grands effets avec tant de lenteur,

Que tout semble impossible à son peu de vi-
[gueur, »

dussions-nous ne jamais connaître par expérience aucun de ces contacts purifiants et embrasés, aucune de ces « touches délicates qui ont la saveur de la vie éternelle », cette expérimentation du divin n'en demeure pas moins sous nos yeux, en des spécimens achevés, tel saint Jean de la Croix, un stimulant et une provocation ; elle produit dans les âmes mystiques des effets de sainteté si manifestes, que peut-être en les considérant de plus près, il nous arrivera de les envier ; et quelque résolution, peut-être, surgira, fleur du ciel, en notre terre inculte. A tout le moins serons-nous décidés à venger le mysticisme catholique des attaques puériles ou mé-

chantes, insidieuses ou déclarées, dont il ne cesse d'être l'objet.

Et nous respecterons aussi, religieusement, dans les âmes qui à des titres divers nous sont confiées, enfants ou disciples, ces désirs célestes, ces attraites d'oraison, ces besoins impérieux, persistants et doux, d'union grandissante avec Dieu. Saint Jean de la Croix s'est plaint trop souvent de l'insuffisance de la direction en son temps, en son milieu, pour que, plus avatagés aujourd'hui au milieu d'un clergé plus instruit et plus fidèle, nous laissions au clergé seul le soin de tout faire. D'autres guides que le prêtre peuvent manquer... Dans la *Vive flamme* (Strophe III, p. 3 à 17), tout à coup interrompant son commentaire de la troisième Strophe, saint Jean de la Croix reprend l'un de ses thèmes préférés : il souhaite que l'âme, pour cheminer sans encombre par les routes de la Foi sous la conduite de Dieu, se garde avec soin de la direction de trois aveugles : l'âme elle-même d'abord, sujette à l'illusion (mais il la mentionne en dernier lieu) ; le démon : « aveugle lui-même, il se plaît à ce que l'âme le devienne quand elle atteint la très haute solitude où le Saint-Esprit lui accorde ses délicates onctions » (trad. HOORNAERT, T. II, p. 315 à 319) ; — et puis, le directeur incompetent ; il se montre, sur ce chapitre, d'une singulière énergie (*Ibid.*, p. 296 à 315) : il n'admet guère d'excuse :

« Les erreurs que commettent de tels maîtres, écrit-il, proviennent peut-être d'un bon zèle, qui n'en peut mais. Cela ne les excuse pas pourtant au sujet de la direction téméraire qu'ils donnent, sans s'informer au préalable du chemin que suit l'âme et quel esprit la mène ; et s'ils n'ont aucune compétence, de quel droit se mêlent-ils lourdement de ce qu'ils ignorent, et défendent-ils à ces âmes de s'adresser à de plus compétents ? Non, ce n'est pas une simple imprudence, ce n'est pas une faute légère d'agir de façon qu'une âme perde d'incalculables trésors, et se trouve parfois dérouterée pour jamais par suite d'une fausse direction. Qu'on le sache bien : celui qui se trompe par ignorance, alors que son ministère lui impose le devoir d'acquérir les connaissances indispensables, n'échappera pas à un châtiment qui sera selon la mesure du mal produit. Il faut du tact quand il s'agit des choses divines ; il ne faut pas s'en occuper les yeux fermés. Et cela est vrai surtout quand il s'agit d'une matière d'importance capitale, où l'intérêt si grave des meilleures âmes est en jeu ; car alors gains et pertes sont pour ainsi dire infinis, d'après la bonne ou la mauvaise direction que l'on donne. » (P. 311).

« Il faut du tact quand il s'agit des choses divines. » Parole d'or ; mais est-il téméraire de l'appliquer à tous ceux qui ont en quelque façon charge d'âmes ? Ou s'adresse-t-elle aux seuls prêtres ?... Quelle charge d'âmes que la mission du père et de la mère au foyer chrétien ! Et comme il nous serait facile de renvoyer souvent à d'autres les blâmes très justement infligés par

le saint Docteur au « directeur qui, s'occupant d'une âme, ne la laisse jamais échapper à son autorité, parce qu'il se croit indispensable et supérieur en tout. » (*Ibid.*).

« Un vrai maître spirituel, conclut-il, respecte la liberté des âmes, et regarde comme un devoir de leur faire bon visage quand elles désirent leur progrès spirituel : il ne prétend pas pénétrer les desseins de Dieu, surtout quand l'âme qu'il dirige ne goûte plus sa doctrine, et c'est là un signe qu'elle n'en tire plus de profit, et que Dieu désire qu'elle progresse par une voie différente. Dans ce cas, le maître même doit conseiller le changement ; toute autre conduite procède d'un sot orgueil, de présomption ou de prétentions inqualifiables. » (P. 314).

En vérité, ces conseils ne conviennent-ils pas à tous les temps ?

Est-ce à dire que les ouvrages qui traitent *ex professo* de la vie mystique sont destinés à tous, et peuvent être sans discernement mis entre toutes les mains ? Saint Jean serait le premier à nous mettre en garde contre pareille mesure, lui qui déclare n'écrire pas pour les commençants. En ces matières, fines et hautes, les abus sont faciles, comme les illusions (1). Enthousias-

(1) « D'abord, il faut distinguer entre livres où il est question de choses mystiques, et livres qui traitent exclusivement de ces questions, et en traitent *ex professo*.

Beaucoup de livres où il est question de choses mystiques (écrits des saints, notamment de sainte Thérèse, de sainte

mes et raffinements, indiscretions et maladroites, complications et subtilités, peuvent ici, sous couleur ou sous prétexte du mieux, compromettre le bien, en ruinant la simplicité, la loyauté et l'humilité. Comment n'y pas veiller ?... Mais, cette réserve faite, hâtons-nous d'ajouter après le P. Poulain, que la lecture des ouvrages de

Marguerite-Marie, etc. écrits analogues de personnages pieux non canonisés, vies de saints, ouvrages ascétiques ou historiques, etc.) peuvent être lus sans danger et avec grand profit par le grand nombre des lecteurs pieux. Il y aurait pourtant quelques réserves à faire pour certaines biographies de personnes pieuses.

Les livres de vulgarisation mystique (ex. *Des Grâces d'Oraison*, du P. POULAIN) peuvent être utiles, comme édifiants et instructifs, à toute personne pieuse et instruite, bien assise dans la piété solide et sans aucune prétention mystique, capable de s'édifier des grandes et belles choses que Dieu fait dans les âmes, et d'en tirer profit, soit pour elles-mêmes dans la voie qui est la sienne, soit pour d'autres avec qui elle est en contact.

Le directeur peut les conseiller utilement à toute âme, saine et judicieuse, qui serait déjà dans les voies mystiques ou qui pourrait y être appelée, pour l'aider à prendre conscience d'elle-même ou des touches de la grâce; quelquefois aussi pour tâter le terrain, pour stimuler ou soulever telle âme bonne et généreuse, solide d'ailleurs et pratique, qui ne paraît pas donner à Dieu tout ce qu'on serait, semble-t-il, en droit d'en attendre.

Je pense avoir compris dans l'une ou l'autre de ces catégories, — très larges comme on voit, et très ouvertes — à peu près toutes les personnes à qui peuvent être utiles, soit les livres où il y a de la mystique, soit ceux qui traitent *ex professo* et exclusivement de choses mystiques. J'ai voulu plutôt élargir la route, en signalant leur utilité pour beaucoup, que la rétrécir, tout en indiquant les limites et les restrictions qui s'imposent à l'égard de certaines âmes, auxquelles elles pourraient être nuisibles ». (J.-V. BAINVEL, *Introduction* à la 10^e édit. de l'ouvrage du P. Aug. POULAIN, *Des Grâces d'Oraison*, p. XXVII; Beauchesne, 1922).

saint Jean est une de celles qui peuvent faire, aux âmes désireuses de progrès, le plus grand bien. Dès 1893, le P. Poulain écrivait, dans un opuscule sur *La mystique de Saint Jean de la Croix* :

« Revenons à saint Jean de la Croix. Ses ouvrages ne peuvent causer aucune exaltation. Dans la vie spirituelle il met chaque chose à sa place. Sans cesse il est préoccupé d'exhorter aux vertus solides et véritables. La perfection ne se résume pas pour lui dans une vague sentimentalité, ou dans des consolations relevées, mais dans la pratique terre à terre de l'humilité, de l'abnégation. Et comment en aurait-il été autrement ? Est-ce que ces grâces extraordinaires, que lui-même recevait, ne lui communiquaient pas d'une manière cachée, mais énergique, le besoin d'être foulé aux pieds et de porter la croix ?

« Sans doute, ce grand contemplatif encourage le désir, que le Saint-Esprit inspire à certaines âmes, de se plonger dans cette essence pour laquelle, uniquement, nous avons été créés. Mais il se garde bien de voir dans cette possession intime de Dieu autre chose qu'un moyen pour arriver aux vertus héroïques. Ce moyen est puissant ; mais, pour lui, ce n'est qu'un moyen. » (P. 48).

Il y aurait pour tous, en tout cas, une leçon pressante à tirer de ce commerce avec le Docteur de la vie mystique. Nous l'avons insinuée déjà ; qu'il soit permis d'y insister. Ces communications si saintes avec le Dieu très saint, qui

maintiennent l'âme dans la ferveur des vertus infuses, nous font entendre, mieux que les commentaires les plus savants ou les plus éloquents, la transcendance de l'Être divin, de ses opérations et de sa vie, et stimulent nos respects, en même temps que nos désirs.

Dieu, notre Dieu, le Dieu vivant et véritable ; Dieu unité et trinité, océan de perfections dont les intelligences les plus pénétrantes peuvent à peine parcourir les abords ; Dieu, dont les attributs sont insondables ; Dieu, dont nous ne pouvons parler dans nos langues humaines que par analogies ou négations, en niant toute limite, et puis en transposant à l'infini toute perfection créée ; Dieu, dont les Noms — les *Noms divins*, dit Lessius, — en leur inépuisable série se fondent dans l'Unité absolue, dans la Simplicité parfaite, dans la plénitude de l'Être, non pas abstrait, mais vivant et personnel. Dieu, ce nom béni au-dessus de tout nom, mille fois nous l'avons sur nos lèvres, dans nos prières, dans nos remords, dans nos besoins, dans nos souffrances. Nous savons Dieu bien bon, bon sans mesure, bon de la Bonté essentielle. Depuis surtout que Jésus l'a révélé en sa propre personne, miroir de sa substance, image de sa bonté, nous n'avons pas, de Dieu, l'effroi sacré, marqué à toutes les pages de l'ancienne alliance ; et quel progrès ! *apparuit benignitas Dei...* (Tit. III, 4). Mais tout en savourant ces condescendances di-

vines, dont le Cœur de Jésus concentre en lui et exprime toute la suavité, irons-nous oublier la majesté de la divine Essence ? Plus nous verrons Dieu magnifique dans ses attributs, plus nous sentirons le prix de ses bontés envers nous ; ne craignons donc pas que l'adoration fasse tort à la confiance !... Que si l'angoisse nous saisit à la pensée de cette grandeur ineffable, comme elle a saisi, bouleversé, anéanti Jean de la Croix, notre religion n'en deviendra-t-elle pas plus digne de ce sublime objet ? Et qu'aurons-nous perdu, à cultiver dans la contemplation ce respect religieux du Nom divin, pourvu que l'Amour grandisse à chaque degré de cette oraison, par le sentiment des ineffables bontés de Dieu pour nous ? *Timorem et amorem fac nos habere perpetuum* ; donnez-nous, Seigneur, l'amour et la crainte perpétuels de votre saint Nom. Tout le long de nos jours, par un bienfait sans égal, il nous est donné de chercher Dieu, dans l'espérance de l'atteindre, *si forte attrahent, Act. 17* — disons, de l'êtreindre ; nous traitons avec Lui, dans la prière, dans le travail, dans la peine ; dans l'Eucharistie Sacrement et Sacrifice, résumé de ses dons, mémorial de sa Croix. Comment cette fleur de la piété, l'intimité avec Dieu, l'amitié avec Dieu, gardera-t-elle son parfum ?... Saint Jean de la Croix peut nous l'apprendre.

Et certes, ce que les mystiques orthodoxes nous enseignent au sujet de Dieu n'a rien de

commun avec un froid agnosticisme. Quand ils disent que Dieu n'est ni beau ni bon ni puissant ni saint comme nous, nous savons bien sous l'empire de quelle angoisse ils s'expriment ainsi. Mieux vaudrait nier, en parlant de Dieu, des perfections semblables aux perfections créées, que de risquer de déformer les attributs divins par des comparaisons suspectes. Ainsi, en compagnie d'un saint Jean de la Croix, ne craignons pas que Dieu devienne jamais pour nous un être abstrait et lointain, sans couleur et sans vie. Il est ; il est positivement, il est pleinement, il est infiniment : vivant et pénétrant, plus présent que nous-mêmes à nous-mêmes ; hôte substantiel de notre âme par l'habitation en nous des trois Personnes. L'obscurité impénétrable dont il s'entoure, la grande ténèbre, *caligo*, provient de l'excès de sa lumière, aveuglante pour nous (1). Les agonies que produit son approche ; l'extrême pureté que réclame son voisinage immédiat ; la détresse de l'âme, dépouillée d'elle-même quand Dieu opère en elle par l'opération infuse ; tout ce traitement de sainteté nous fait comprendre quel respect nous devrions apporter dans nos communications de prière, de communion, et d'union avec le Saint des Saints. Le-

(1) Nous l'avons dit, ces ténèbres, ce tourment, ce Purgatoire, sont excellemment décrits dans les premiers chapitres de la *Nuit passive de l'esprit* ; édit. HOORNAERT, T. 2, p. 86 à 110.

çon précieuse, et toujours opportune. Les chrétiens privilégiés la doivent au monde.

Peut-être aussi, fidèles à cette fréquentation, pourrions-nous opposer quelque digue au torrent de volupté, — cet autre fléau mortel !

On voudrait s'abstenir de ces mots dans l'assemblée des saints et des anges. Mais comment les passer sous silence aujourd'hui ? N'est-ce pas précisément la cause de la vie angélique que plaide auprès de nous un saint Jean de la Croix ?...

La chair, l'esprit, saint Paul oppose l'un à l'autre ces deux termes, et les déclare incompatibles, dans un sens technique qui nous est devenu familier. La chair, c'est la nature sans la grâce, avec ses convoitises, que rien ne règle. Mais qu'on l'entende dans ce sens théologique, ou dans le sens restreint et courant de la seule convoitise charnelle, elle est notre ennemie, quand elle cesse d'obéir aux lois de l'esprit. Jésus l'a dit : « La chair ne sert de rien », sans l'Esprit qui vivifie ; et cet Esprit s'entend, non pas de la seule raison, mais de la sainteté intérieure, de la vie spirituelle, dont la vie mystique représente et occupe le sommet, dont l'Esprit-Saint est le principal auteur et moteur par ses dons, de Sagesse surtout.

Il est d'autres gloires que celles de la chair, et d'autres délices aussi. En vain l'on nous dira que ce goût des délices supérieures n'en est pas

moins une recherche du plaisir ; et que, pour être plus délicates, plus exquises, d'espèce plus rare, ces joies tant vantées par les élus de la contemplation, savouremens et contacts, touches et blessures, n'en sont pas plus dignes de l'idéal de pureté absolue dont on se targue dans cette école de perfection. C'est là un sophisme, auquel répond assez la doctrine et la vie de saint Jean de la Croix. Il a tout sacrifié, il a donné le tout, y compris les joies les plus dégagées des sens, — tous les biens spirituels à la fois, y compris les biens surnaturels, pour être avec plus de vérité, de sincérité, de plénitude, à ce prix, le serviteur de Dieu, l'homme de Dieu.

Si l'on veut qu'en cette démarche du rien vers le tout, en cette attitude de nudité totale de l'esprit, en cet élan héroïque de l'homme pour s'unir à Dieu, il reste quelque chose d'intéressé encore, dédaignons l'objection, et passons outre. Plût à Dieu que ce fussent là les seules préoccupations, les seuls scrupules des chrétiens d'aujourd'hui ! Le souci de la perfection ne se sépare jamais, chez le chrétien, de la volonté de servir Dieu, par l'accomplissement de sa volonté et par le culte de sa gloire ; et il trouve là sa justification. Si nous cherchons avidement la perfection, y compris les joies qui en sont inséparables, c'est pour plaire à Dieu, pour sanctifier son Nom, pour établir son règne, pour accomplir sa volonté. Quoi de moins intéressé !

Il la faut d'ailleurs acheter si cher, cette union transformante avec Dieu, qu'il n'y a pas lieu d'y suspecter quelque recherche inavouée d'un plaisir égoïste. Et c'est ici que le renoncement, si accentué dans la doctrine de saint Jean de la Croix, apparaît avec son indéniable beauté : la beauté d'un hommage à Dieu ; la beauté d'un sacrifice ; la beauté même de Jésus crucifié. L'abnégation ainsi comprise ne mérite-t-elle pas d'être restaurée ? Cette pénitence-là ne trouvera-t-elle point grâce devant nous ?

Un fait sur lequel revient souvent saint Jean de la Croix, c'est que Dieu ne se dérobe point à nous ; c'est nous, infidèles ou ingrats, qui nous rendons incapables de le connaître et de le goûter. S'il en est peu qui arrivent à la perfection, ce n'est pas que Dieu désire que peu d'âmes y parviennent ; mais « une liqueur exquisite exige un vase solide et convenablement purifié. » On refuse toute souffrance, et l'on voudrait devenir parfait ! Ce passage de la *Vive flamme* (Strophe II, vers 5) mérite d'être médité :

« Il faut expliquer ici pourquoi il en est si peu qui parviennent à ce haut état de perfection et d'union avec Dieu. Ce n'est certes pas que Dieu veuille limiter cette grâce à un petit nombre d'âmes supérieures, son désir est plutôt que la haute perfection soit commune à tous ; ce qu'il cherche trop souvent en vain, ce sont les vases capables de contenir une telle perfection. Il envoie de légères

épreuves à une âme, et elle se montre faible, elle fuit aussitôt toute souffrance, ne veut accepter aucune douleur, aucune mortification, pour petites qu'elles soient, et manque totalement de pratiquer la ferme patience qu'elle devrait montrer. Alors, comme Dieu ne trouve de telles âmes ni fortes ni fidèles lorsque de petites épreuves commencent, par grâce spéciale, à les dégrossir et à les polir, il juge inutile de leur envoyer des épreuves plus fortes ; pour ce motif il ne continue pas à les purifier, à les tirer de la poussière terrestre en les mortifiant, ce qui exigerait chez elles une constance et une force qu'elles n'ont pas. Elles ne sont pourtant pas rares les âmes qui désirent faire des progrès, qui demandent avec instance à Dieu de vouloir les aider, de les faire entrer dans l'état de perfection ; or, quand Dieu commence à les introduire dans les souffrances et mortifications initiales et indispensables, elles s'y refusent, se dérobent, fuient le chemin étroit de la vie pour chercher leurs aises dans la consolation qui est le chemin de la perte. De cette façon elles ne donnent pas à Dieu l'occasion de concéder ce qu'elles demandent, puisqu'elles résistent aussitôt qu'il commence à les exaucer. Ce sont là des vases qui ne servent à rien ; on désire être parfait, sans se laisser mener par la voie d'épreuves qui forme les parfaits. De telles âmes ne peuvent pas même faire un premier essai en supportant les épreuves minimales auxquelles personne n'échappe. On peut leur dire avec Jérémie : « Si tu cours avec les piétons et qu'ils te fatiguent, comment pourras-tu lutter avec des cavaliers ? S'il te faut une terre de paix pour avoir confiance, que pourras-

« tu contre la fougue du Jourdain ? » (12, 5), ce qui revient à dire : Si les souffrances que tout le monde traverse d'un pas paisible, les souffrances qui sont le sort ordinaire de tous les humains ici-bas, vous semblent lourdes et fatiguent la mollesse de vos pas, n'est-ce pas une fatuité de demander à courir ? Comment pourriez-vous suivre la course d'un cheval, symbole de dures épreuves qui exigent une force et une patience que les hommes n'ont pas de leur nature, si vous ne savez pas marcher ? Et si vous n'avez pas voulu abandonner la paix et les attraits de votre terre, c'est-à-dire de votre sensualité, en négligeant de la combattre, sans la vouloir déranger en rien, je ne comprends pas d'où peut vous venir l'idée d'entrer dans les eaux impétueuses des tribulations et des souffrances de l'esprit, qui sont plus fortes, étant plus intérieures.

« O âmes qui rêvez de marcher tranquilles et consolées dans les voies spirituelles, si vous saviez combien il vous importe d'être éprouvées, pour atteindre par la souffrance cette sécurité et cette consolation. Si vous saviez combien il est impossible sans épreuves d'atteindre le but auquel l'âme aspire, et combien on recule sans elles, vous ne chercheriez jamais les consolations, ni celles de Dieu ni celles des créatures. Vous préféreriez porter la croix, et en vous y attachant vous ne demanderiez à boire que du fiel et du vinaigre pur ; votre grand bonheur serait là, et vous voyant ainsi mourir au monde et à vous-mêmes, votre vie trouverait en Dieu les délices de l'esprit. Souffrant ainsi dans la patience et la fidélité les faibles épreuves du corps, vous mériteriez que Dieu abaisse ses regards

sur vous pour vous purifier et sanctifier votre âme par des souffrances spirituelles plus intérieures, afin de vous donner des biens plus intérieurs. Car pour ceux qui désirent que Dieu les éprouve au plus profond de leur âme, il faut qu'ils lui aient rendu d'abord de nombreux services, qu'ils aient été très patients et constants, que par leur vie et leurs œuvres ils lui aient été très agréables. Alors seulement Dieu accorde ses dons et récompenses ainsi qu'en témoigne la vie du saint homme Tobie, à qui l'archange Raphaël adressa ces paroles : « Parce que vous avez été agréable à Dieu, Il a daigné vous éprouver et vous élever davantage ». (12, 13). Et ainsi d'après le témoignage de l'Écriture, Tobie n'eut plus que du bonheur pendant le reste de sa vie. Il en a été de même du saint homme Job ; par sa soumission il mérita que Dieu louât sa fidélité devant les bons et les mauvais esprits, et lui envoyât ensuite comme faveur d'affreuses souffrances pour l'élever très haut après, ce qu'il fit en lui prodiguant les biens spirituels et temporels. Voilà comment Dieu se comporte envers ceux qu'Il veut favoriser selon la perfection la plus essentielle ; il les laisse souffrir et les fait tenter, pour les élever aussi haut que possible, c'est-à-dire jusqu'à l'union avec la sagesse divine. Cette sagesse, David la compare à l'argent éprouvé par le feu, et de même sur la terre (*Ps.* II, 7) notre chair est purifiée sept fois, c'est-à-dire autant que possible. Nous ne devons pas nous arrêter ici pour détailler ces sept purifications et montrer en quoi chacune consiste et comment elles nous élèvent dans l'union selon leur correspondance avec les sept degrés d'amour. Ce qui

est certain, c'est que cette sagesse, au cours de notre vie, n'est pour l'âme que l'argent dont parle David ; il ne change pas avec le degré de l'union, c'est dans l'autre vie seulement que cet argent sera changé en or.

« Il est donc de la plus grande importance pour l'âme d'avoir beaucoup de patience et de constance dans toutes les tribulations et souffrances que Dieu lui inflige du dehors et du dedans, spirituelles et corporelles, grandes et petites ; il faut qu'elle accepte tout de la main de Dieu pour son bien et sa guérison, se gardant de les fuir puisque de là dépend sa santé. Qu'elle se conforme au conseil du Sage quand il dit : *Si spiritus potestatem habentis ascenderit super te, locum tuum ne dimiseris quia curatio faciet cessare peccata maxima*. Si l'esprit de Celui qui commande se soulève contre toi, ne quitte pas la place (*Eccl.*, 10, 4), c'est-à-dire le lieu et la place de l'épreuve ou la souffrance qu'il t'envoie. « Parce que », comme il le dit, « la guérison fera cesser de très grands péchés », c'est-à-dire coupera la racine de vos péchés et imperfections ou mauvaises habitudes. En effet les luttes qui résultent des souffrances, angoisses et tentations, éteignent les mauvaises habitudes, les imperfections de l'âme ; elle en sort purifiée et raffermie. C'est pourquoi l'âme doit se montrer très reconnaissante quand Dieu lui envoie des souffrances extérieures et intérieures, considérant qu'ils sont en bien petit nombre ceux qui méritent d'être consommés en perfection par les épreuves, et qui souffrent pour mériter d'atteindre un si haut état... » (Trad. HOORNAERT, T. II, p. 258 et suiv.).

Certes, on abuserait étrangement de ce texte célèbre, si l'on en concluait que tous les chrétiens, du seul fait de leur baptême, sont appelés aux faveurs et aux devoirs de la vie mystique. Saint Jean de la Croix déclare nettement, dans la *Nuit obscure* ou nuit passive des sens (Liv. I, chap. 9 ; trad. HOORNAERT, T. II, p. 47) que tous ne sont pas appelés à la voie contemplative. C'est au sujet de l'immobilisation des puissances, ou impuissance de méditer, dont il a fait l'un des signes auxquels on reconnaît l'heure venue de la purification passive. Ce texte, assure avec raison le P. Pascal du Saint-Sacrement (*Dict. de Théol.*, col. 780) « fait difficulté pour les tenants de la contemplation accessible à tous ». Le voici dans sa teneur exacte :

« Il importe de comprendre (au sujet de ce troisième signe) que l'immobilisation des puissances et leur légère déception n'a nullement sa cause dans quelque humeur naturelle. S'il en était ainsi, au moment où elle se dissipe, et toute humeur est passagère, l'âme pourrait rentrer par un simple effort dans la pratique antérieure, et les puissances retrouveraient leurs appuis. Et c'est ce qui n'arrive pas quand il s'agit de la purification de l'appétit ; une fois que l'âme y est entrée, l'impuissance de discourir au moyen des puissances ne fait qu'augmenter. Il est vrai pourtant qu'au début cette continuité n'est pas toujours régulière ; quelques-uns rentrent parfois dans leurs goûts et satisfactions sensibles, ce que Dieu permet sans doute, ne vou-

lant pas les sevrer d'un coup, par égard pour leur faiblesse ; cela ne les empêche pas toutefois de faire des progrès, et ils finiront par abandonner toute opération sensitive, si tant est qu'une haute destinée leur est réservée. Pour ceux qui ne sont pas appelés à la voie contemplative, ils sont menés d'autre façon, et pour eux la Nuit de sécheresse du sens est souvent interrompue. Tour à tour elle se fait sentir et disparaît ; tantôt la méditation discursive est impossible, et à un autre moment elle devient aisée. Dieu ne les tient alors dans cette voie que pour les éprouver et les humilier, pour réformer leur appétit, afin de les détourner d'une gourmandise vicieuse en matière spirituelle, et non avec l'intention de les conduire à la voie de l'esprit, qui est celle de la contemplation proprement dite. Dieu, en effet, n'élève pas à cette contemplation tous ceux qui désirent l'atteindre en suivant le chemin de l'esprit ; il n'en prend pas même la moitié, et Lui seul sait pourquoi. Ceux donc qui ne sont pas appelés n'achèvent jamais de sevrer le sens de façon à faire abandon des considérations et raisonnements ; ils n'ont cette grâce que par intermittence, comme nous venons de le dire. » (Trad. HOORNAERT, T. II, p. 45).

Du moins, tous sont avertis, par l'histoire des grands Spirituels, des avantages dont on se prive en évitant de propos délibéré les humiliations, les souffrances, les privations de la Croix. Sans attribuer à tous ceux qui le servent fidèlement — car il est Maître de ses dons — les grâces de l'oraison passive, Dieu aime pourtant à donner

et à se donner jusque-là. Libéral et magnifique, il se plaît à répandre ses biens avec plus d'abondance encore dans le domaine de la grâce que dans celui de la nature. Le Surnaturel occupe la cime de ses ouvrages ; aussi Dieu couronnera souvent son œuvre par les faveurs de la vie mystique, où s'épanouit le surnaturel. Pourquoi faut-il que la peur de la Croix paralyse ses bienveillances, et nous rende inaptes à ses plus riches dons ? L'exemple et les leçons de saint Jean de la Croix nous entraîneront loin des voies frayées et des sentiers battus. Peu d'auteurs feront entendre avec plus de force, à une génération retenue dans l'esclavage loin de Dieu par les soucis absorbants du bien-être, les fières exigences de l'abnégation et les bienfaits cachés du renoncement.

Et ne laissons pas dire qu'en insistant sur ce néant, sur ce vide, sur cette nudité, il enseigne une doctrine de mutilation que notre temps ne saurait plus entendre. Nous nous sommes attachés à le rappeler, il prêche l'Évangile dans sa pureté, comme avait fait François d'Assise ; contester son opportunité serait mettre en question l'actualité de l'Évangile même. Heureux plutôt celui qui écoute ce Docteur, écho fidèle de Jésus crucifié ! Louons hardiment la vitalité saine et forte qui circule dans l'œuvre du grand mystique espagnol :

« A l'encontre des quiétistes, notons qu'il y a

une vitalité extrême dans la contemplation de saint Jean de la Croix. Le mouvement profond du double rythme mystique, double rythme tantôt successif, tantôt simultané, le montre à l'évidence. Vitalité d'une puissance superbe. Dès les premiers pas, saint Jean de la Croix vise les états les plus hauts de l'union avec Dieu, et il y tend, à travers toute son œuvre, avec une inflexibilité presque unique. On peut regretter l'estime moindre où il semble parfois tenir les états préparatoires. On peut trouver quelque peu excessive la défiance dont il témoigne à l'égard de certains dons de Dieu, comme les visions et les locutions. Il y a toujours danger, selon lui, de s'attacher à ce qui n'est pas Dieu lui-même, cela vint-il authentiquement de Dieu ; et au surplus, dans l'union pleine, ces dons cessent. Lui-même ne fait aucune mention de dons personnellement reçus. On peut préférer sainte Thérèse, plus humaine, plus condescendante pour notre imperfection native, disposée à admettre que les états mystiques sont moins arrêtés, et que, sans qu'il y ait reculé, certains éléments anciens peuvent reparaître dans les états derniers. Mais on ne peut nier l'étrange beauté de cette inflexibilité même et de cette austérité. Si ce dépouillement, si âprement poursuivi, a quelque chose d'effrayant, il laisse entrevoir de quelle force d'âme la nature humaine sous la grâce divine est capable, et à quel degré de spiritualisation elle peut s'élever. » (L. ROURE, *Saint Jean de la Croix*, Etudes, 20 août 1925, p. 422).

Sa doctrine est un cordial, et non un narcotique. Avec une rare prudence, où éclate l'action

de Dieu, il s'est gardé des écueils. On a maintes fois signalé (1) la répulsion du grand Carme pour les déviations doctrinales ; il s'en détourne d'instinct : une théologie sûre, une humilité profonde, une obéissance parfaite, l'ont prémuni contre les exagérations du mysticisme outré. L'Eglise, en le proclamant Docteur, achève d'autoriser la voie dans laquelle il convie ses disciples.

Enfin n'est-il pas utile et urgent de remettre en honneur le saint état religieux, en le louant pour lui-même, et non pas seulement pour les avantages sociaux qu'il procure à la patrie et au monde ? Félicitons Madeleine de répandre un parfum coûteux sur les pieds du Sauveur. Faisons l'apologie de cette vie religieuse qui a conduit si haut Jean de Yepes, le fils du tisserand de Fontiberos, aujourd'hui vive lumière dans l'Eglise. Quelles actions de grâces ne devons-nous pas à Dieu pour cet Institut du Carmel, dans lequel il a trouvé tant de secours, auquel il a rendu lui-même de si éminents services ? Et sans hésiter, étendons cette louange à la vie religieuse sous toutes ses formes, telle que l'Eglise l'admet, l'encourage, la bénit, et l'entoure de ses sollicitudes : école de perfection, partout la même, par les trois vœux substantiels

(1) F. CAVALLERA, *Revue d'Ascèt. et de Mystique*, juillet 1925, p. 317.

de Religion, par le don total de soi à Dieu au prochain dans le renoncement et dans l'amour, à la suite de Jésus crucifié La recommander à la pieuse attention des fidèles, c'est encore honorer la doctrine et la vie de ceux qui en ont vécu.

Certes l'état religieux n'a besoin ni de tolérance ni d'excuse. Il faut plaindre les législateurs qui croient faire beaucoup pour la liberté en attribuant aux seuls religieux missionnaires quelques parcelles des libertés communes, avec cette condition et cette clause, que leur action, leur influence, et leur ministère serviront partout les intérêts nationaux. Quelle pitié ! Comme si les admirables institutions de l'Eglise, destinées à promouvoir par toute la terre le règne de Notre Seigneur Jésus-Christ, n'avaient droit à l'existence et aux libertés civiles que dans la mesure où elles avancent les intérêts d'une patrie ! Ah ! c'est bien là se servir de l'Eglise et non pas la servir ; c'est bien là reléguer Dieu dans la domesticité des Etats ! Comme il est opportun que, par delà toute tribu, toute nation, toute race, le supranationalisme de la Vérité et de la Charité du Christ finisse par l'emporter sur les nationalismes indiscrets, sur les patriotismes étroits ! L'Eglise y travaille ; le Saint-Père s'y emploie avec la magnanimité d'une foi intrépide.

Ames contemplatives, soyez les auxiliaires de ce grand dessein. Soyez-en les ouvrières, par vos

oraisons, par vos sacrifices, à la façon de la fleur du Carmel, prodige de notre temps, Thérèse de Lisieux, qui a tant fait dans sa solitude pour le salut du monde. Sans sortir de vos saints asiles, allez partout fonder dans les âmes le royaume de Dieu, comme le voulait sainte Thérèse, et le défendre contre les contaminations du dedans, plus meurtrières que les invasions du dehors. Où que soient les âmes, sous toutes les latitudes, s'il leur arrive d'être faibles ou ignorantes, tentées ou malheureuses, égarées par de faux maîtres, et entraînés hors des voies du salut, il leur faut votre appui, plus efficace et plus urgent que la parole et le geste du missionnaire. Vous êtes les missionnaires de la patrie des âmes, sans lesquels les missionnaires de toute robe prêchent et agissent en vain. Paul jette la semence, Apollos arrose, c'est Dieu qui donne l'accroissement. Dieu, c'est vous qui l'attirez, par l'oraison intense et par l'union parfaite. Dociles aux leçons du Docteur de la vie mystique, prodiguez aux âmes et aux sauveurs d'âmes les bienfaits de cette activité de contemplation qui, de toutes les formes de l'activité spirituelle, est la plus nécessaire au monde.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
25 FÉVRIER 1930 SUR
LES PRESSES DES IMPRI-
- - MERIES GABELLE - -
- - A CARCASSONNE - -

ÉDITIONS DE L'APOSTOLAT DE LA PRIÈRE

Compte-courant : 593

9, Rue Montplaisir — TOULOUSE

COLLECTION " VIE INTÉRIEURE "

Éléphants petits volumes in-16 de 100 à 180 pages

Y. LE BOURGEOIS

- " Dieu en nous " expliqué aux enfants..... 3 50
Petit Paul en retraite... .. 5 50

H. DU COLOMBIER

- La Source abondante..... 3 "

Bx C. DE LA COLOMBIÈRE

- La Retraite spirituelle..... 3 "

G. FOCH

- Paix et Joie..... 3 "
L'Amour de la Croix..... 3 50
La Vie cachée..... 3 "
L'Holocauste..... 2 50

G. FOCH et L. SEMPÉ

- L'Examen particulier..... 2 50

CH PARRA

- Béthanie..... 3 "
Tibériade..... 3 "
Sur la Montagne..... 3 "

R. PLUS

- Comment " Toujours Prier " ?..... 3 "
Comment Bien Prier ?..... 4 "
La dévotion au Père..... 1 75

C. RICHSTAETTER

- Les douze Vendredis du Sacré Cœur .. 3 "
Mois du Sacré Cœur..... 4 "

— PORT EN PLUS —

96-7-3449

ENCUADERNACIONES
S. SEGUNDO 35-AVILA NICOLAS

RO
Do
My



ROUPAIN

Le

Docteur

Mystique

